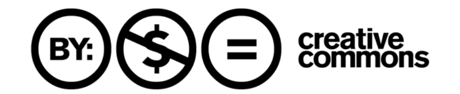




Monuments de Hammara (Béqaʿ-Sud, Liban) : *Nova* et *vetera*

Chaker Ghadban



Monuments de Hammara
(Béqa'-Sud, Liban)
Nova et *vetera*

1. Hammara et le carrefour routier de la Béqa'

Hammara est un village situé dans la partie Sud de la Béqa' sur le flanc de l'Antiliban, à une dizaine de km au Sud de Masna', le poste frontalier libanais sur la route de Beyrouth à Damas ([1]). Cette

Principales abréviations :

IGLS = *Inscriptions grecques et latines de la Syrie.* Publication commencée par L. Jalabert et R. Mouterde, I-V, continuée par C. Mondésert et J.-P. Rey-Coquais, VI, puis par l'institut Courby (Lyon) à partir de VII.
Dussaud, *Topographie* = R. Dussaud, *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale,* Paris, 1927.
Clermont-Ganneau, *RAO* = *Recueil d'archéologie orientale,* I-VIII : I, 1888 ; II, 1898 ; III, 1890 ; IV, 1901 ; V, 1903 ; VI, 1905 ; VII, 1906 ; VIII, 1907-1924.
Röm. Tempel = D. Krencker et W. Zschietzschmann, *Römische Tempel in Syrien,* 1938, I, texte ; II, planches.
MUSJ = *Mélanges de l'Université Saint Joseph,* Beyrouth : 1906-1921 (*Mélanges de la Faculté orientale,* Université St Joseph) ; 1922-1985 (*Mélanges de l'Université St Joseph*).
BMB = *Bulletin du Musée de Beyrouth.*
Baalbek = *Baalbek Ergebnisse der Ausgrabungen und Untersuchungen* (sous la direction de Th. Wiegand), I, 1921 ; II, 1923 ; III, 1925.
ZDPV = *Zeitschrift des deutschen Palästinavereins.*
Ant. Syr. = H. Seyrig, *Antiquités Syriennes,* Série I-VI (extraits de *Syria*), 1934-1966.
JRS = *Journal of Roman Studies.*
Villages = G. Tchalenko, *Villages antiques de la Syrie du Nord,* Paris, 1953.
AAES = *Publications of the American Archaeological Expedition to Syria in 1899-1900.*
PAES = *Publications of the Princeton Archaeological Expedition to Syria in 1904-1905 and 1909.*
Triade = Y. Hajjar, *La triade d'Héliopolis-Baalbeck* (iconographie, théologie, culte et sanctuaires) I, II, Leiden, Brill, 1977 ; III, Montréal, 1985.

(1) Cartographie et géographie de la Béqa'.
1° Cartographie de la Béqa' : la carte la plus détaillée du Liban (et de la Béqa') est celle établie par la Direction des Affaires Géographiques (D.A.G.) de l'armée libanaise (échelle : 1/20 000). La carte au 1/50 000 dressée et publiée par l'I.G.N. en 1943 est très commode. Une nouvelle édition de cette dernière carte a été publiée par la D.A.G. avec un nouvel assemblage des feuilles. La carte au 1/100 000 publiée également par la D.A.G., en six feuilles couvrant tout le Liban, est très pratique. Plusieurs cartes au 1/200 000 sont disponibles dans les librairies de Beyrouth (légendes en français, en anglais, en arabe). Signalons la carte dressée et imprimée par l'I.G.N. en 1948 et diffusée par la Société d'encouragement du Tourisme à Beyrouth. Une autre carte, diffusée par la Compagnie Total, est excellente, mais est devenue introuvable. Il existe une carte diffusée par la Compagnie Shell avec légendes en anglais. Plusieurs cartes avec légendes en français ou en arabe sont diffusées par les frères Boulos à Beyrouth. Les cartes spécialisées sont toutes au 1/200 000. Bon nombre de ces cartes sont éditées par la D.A.G ou l'I.G.N. Signalons :
– R. Baltaxe, *Carte forestière du Liban,* Beyrouth, 1966.
– B. Boulos, *Carte agricole du Liban,* Beyrouth, Imprimerie catholique, 1963.
– B. Gese, *Carte de reconnaissance des sols du Liban,* I.G.N., Paris, 1956.
– L. Dubertret, *Carte géologique du Liban,* I.G.N., Paris, 1955.
– *Carte pluviométrique du Liban,* établie par le Service Météorologique du Liban (Observatoire de Ksara) et publiée par le Ministère des travaux publics et des transports.
Une carte accompagne le volume consacré au Liban dans la collection «Guides Bleus» (Hachette). Dans la *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale* de R. Dussaud, la Béqa' figure sur les cartes n[os] III et VI. Deux cartes figurent à la fin du volume



Fig. 1. – Le Liban et la Beqa'.

situation place le village à la croisée des grandes voies de passage qui traversent la Béqa' sur deux axes principaux : l'axe Nord-Sud qui relie la vallée de l'Oronte à la vallée du Jourdain par la Béqa' de Baalbek au Nord et le couloir du Wadi-et-Taïm au Sud, et l'axe Est-Ouest qui relie la Damascène aux ports de Phénicie (2). En effet, les voies en provenance de Béryte, Sidon et Tyr débouchent dans la Béqa' centrale avant de gagner Damas, principalement par Masna', le Wadi el-Harir puis le Wadi el-Qarn (3) ; ou par Deïr el-'Achâyer, Maïsaloun (antique station routière avec un grand khân remontant au Moyen-Age à une étape de Damas) situé dans le Wadi el-Qarn (4). A l'époque hellénistique, deux forteresses verrouillaient ces voies dans la Béqa' : *Ĝerrha* et *Brochoi* (5). A l'époque romaine, ce furent Majdal-'Anjar (6) et Karak-Nouh, au Moyen-Age Kâmed el-Lôz et Karak-Nouh (7).

Étant un carrefour routier (8), cette région de la Béqa' centrale fournit des toponymes en rapport direct avec les voies : ainsi Masna' traduit exactement le latin *Fabrica*. Le nom de Istabl, village tout

VI des *Inscriptions Grecques et Latines de la Syrie*, et consacré aux inscriptions de la Béqa' par J.-P. REY-COQUAIS. On peut citer bien d'autres cartes utiles et cette petite liste est loin d'être exhaustive.

2° *Géographie de la Béqa'* : E. DE VAUMAS, *La Géographie du Liban*, Paris, 1954 (texte et planches) avec bibliographie sur la géographie du Liban, pp. 314-327. Nombreux articles consacrés à la géographie de la Béqa' dans *Hannon, revue de Géographie Libanaise*, Beyrouth, depuis 1966. Voir aussi la très utile introduction au vol. VI des *IGLS* de J.-P. REY-COQUAIS, Paris, 1967, pp. 21-44, avec de nombreuses références.

(2) La Béqa' comme nœud de communication au cœur de la Syrie antique : R. HACHMANN et A. KUSCHKE, *Kâmed-el-Lôz*, Bonn, 1966, p. 15 sqq. (pour la période ancienne, surtout au IIe millénaire). R. DUSSAUD, *Topographie*, pp. 396-399 et cartes III et VI ; J.-P. REY-COQUAIS, *IGLS*, VI, p. 26 sq. ; R. MOUTERDE et A. POIDEBARD, *Le limes de Chalcis*, Paris, 1945, pp. 31-36.

(3) C'est par là que passe l'actuelle route Chtaura-Damas.

(4) Route mise en évidence par M. TALLON, *MUSJ*, XLIII, 1967, p. 244 avec carte.

(5) Sur *Gerrha* et *Brochoi*, J.-P. REY-COQUAIS, «Notes de géographie syrienne antique», *MUSJ*, XL, 1964, pp. 296-301.

(6) Majdal-'Anjar, avec ruines d'un temple sur la colline dominant la voie Chtaura-Damas par Masna' : cf. D. KRENCKER et W. ZSCHIETZSCHMANN, *Röm. Tempel*, pp. 180-190 et pl. 74-78. Sur les ruines de 'Anjar considérées comme les ruines de l'ancienne *Chalcis du Liban* et que les fouilles ont révélées être les ruines d'un site Omayyade, cf. J. SAUVAGET, *BMB*, III, 1939, p. 1 sqq. ; M. CHEHAB, «The Omayyad Palace at *'Anjar*», *Ars Orientalis*, V, 1963, pp. 17-25.

(7) Kâmed et Karak-Nouh : Kâmed el-Lôz est l'ancienne *Jumidi* des Tablettes d'El-Amarna. Le tell est fouillé par une mission allemande sous la direction de A. Kuschke, puis R. Hachmann. La bibliographie du site devient importante. Sur les deux campagnes initiales de 1963 et de 1964, cf. R. HACHMANN et A. KUSCHKE, *Kāmid el-Lōz 1963/64, Saarbrücker Beiträge zur Altertumskunde*, 3, Bonn, 1966. Sur ces campagnes, rapports préliminaires (en français) dans *BMB*, XIX, 1966, p. 107 sqq., par R. HACHMANN et A. KUSCHKE ; dans *BMB*, XXX, 1978, pp. 7-27 et 27-43, deux rapports de R. Hachmann sur les campagnes de 1969 à 1973. Cf. aussi les publications suivantes : R. HACHMANN, «Kāmid el-Lōz-Kumidi», *Zehn Jahre Wissenschaftliche Gesellschaft des Saarlandes*, Sarrebruck, 1971, p. 23 ; R. HACHMANN, *Kāmid el-Lōz und die Amarna-Zeit*, Sarrebruck, 1972 ; A. KUSCHKE et M. METZGER, «Kumidi und die Ausgrabungen auf Tell Kāmid», *Suppléments* à *Vetus Testamentum*, XXII, 1972, p. 143 ; R. HACHMANN, «Grabungen auf dem Tell Kāmid el-Lōz (Libanon)», *Arch. für Orientforsch.*, 23, 1970, p. 135 ; R. HACHMANN et M. METZGER, «Arbeiten auf dem Tell Kāmid el-Lōz, 1970 et 1971», *Arch. für Orientforsch.*, 24, 1973, p. 176 (brefs rapports sur les travaux de 1970 et 1971). Plusieurs volumes de la publication définitive ont déjà paru : R. HACHMANN, *Kāmid el-Lōz 1966/1967*, Bonn, 1970 ; D. O. EDZARD, R. HACHMANN, P. MAIBERGER et G. MANSFELD, *Kāmid el-Lōz-Kumidi. Schriftdokumente aus Kāmid el-Lōz*, Bonn, 1970 ; R. HACHMANN (éd.), *Kāmid el-Lōz 1971/1974*, Bonn, 1982. Voir aussi R. HACHMANN (éd.), *Vademecum der Grabung Kāmid el-Lōz*, Bonn, 1969, et surtout l'excellent catalogue de l'exposition *Frühe Phönizische Kunst im Libanon*, 1983. Kâmid el-Lôz prit de l'importance au Moyen-Age car elle verrouillait la voie Nord-Sud de la Béqa'. Cf. R. DUSSAUD, *Topographie*, p. 398.

Karak-Nouh est, de l'avis de CLERMONT-GANNEAU, *RAO*, III, p. 252 et n. 1, l'ancienne forteresse de *Brochoi* de Polybe, V, 45,8 et V, 62,7, qui serait une mauvaise lecture pour *Krochoi*. Pour R. DUSSAUD, *Topographie*, pp. 396-399, c'est le Jabel Barouk. Pour J.-P. REY-COQUAIS, *MUSJ*, 40, 1964, pp. 296-301, c'est Qalaât-Su' louk. Pour M. CHEHAB, *Ars Orientalis*, V, 1963, p. 17 sqq., c'est Aïn Baraket. Une localisation de la *Brochoi* de Polybe n'est pas encore acquise et l'on peut hésiter entre ces différentes hypothèses. Mais il me semble, et pour des considérations de différents ordres, que l'hypothèse de Clermont-Ganneau est séduisante, surtout si on se rappelle que Tell Zeïna, qui surplombe Karak, conserve des vestiges d'un fort hellénistique d'où proviendrait d'après mes informations le trésor de Zahlé publié par H. SEYRIG, *Trésors du Levant anciens et nouveaux*, 1973, p. 118, n° 46.

(8) «En ce point se rencontrent les routes naturelles qui unissent la Syrie du Nord avec Damas, Béryte, la région de l'Hermon et celle de Tyr» (R. MOUTERDE et A. POIDEBARD, *Le limes de Chalcis*, p. 35).

proche de Masna', tire son origine du latin *stabulum* (9). Le nom de Chtaura peut bien provenir de σταυρός = croix, et par dérivation «croisée» de chemins (10). Il en est de même des toponymes du Moyen-Age formés à l'aide de mots comme *Bourj* = tour (diminutif: *Breij*), *Karak* ou *Qalaat* = forteresse, *Khân* = caravansérail, *Jisr* = pont, *Bîr* = puits, citerne, etc... — toponymes qu'on rencontre dans cette partie de la Béqa' comme d'ailleurs dans le reste de la Syrie (11).

2. Le toponyme

Le nom de *Hammara* a été changé dernièrement en *Manara* (12) et ne figure donc plus sur la liste officielle des communes libanaises ou sur les cartes routières. Mais les habitants de la Béqa' continuent à employer l'ancien toponyme (13), qui pourrait remonter à l'Antiquité. Il est en effet probable que le nom de *Hammara* soit mentionné dans une inscription grecque inédite d'époque romaine (pl. I, 1) trouvée par H. Kalayan dans la source de Ras el-'Aïn (14) à *Héliopolis* - Baalbek, et gravée sur un bloc

(9) Sur *stabulum*, cf. G. Lafaye, *Dict. des Antiquités grecques et romaines, s.v.* «*Stabulum*»; R. Chevallier, *Les voies romaines*, pp. 43, 146, 218. Sur le toponyme Istabl en Syrie, R. Dussaud, *Topographie*, p. 401.

(10) *Contra*, S. Wild, *Libanesische Ortsnamen*, Beyrouth, 1973, n. 11, *s.v.* «*Chtaura*».

(11) R. Dussaud, *Topographie* (index). Comparer les toponymes en rapport avec les voies romaines en Gaule, dans R. Chevallier, *op. cit.*, pp. 143-147.
Toponymie du Liban et de la Béqa' : cf. H. Lammens, «Al-nata'ij al Tarikiyya min dars al-'A'lâm wal-amakin al-lûbnaniyya», *Al-Machriq*, 9, 1906, pp. 7-14 (en arabe) ; Y. Houbaiqa et I. Armala, «'Asma' almudun walqûra al-Lûbnaniyya al-Syrianiyya», *Al-Machriq*, 37, 1937, pp. 387-412 (en arabe) ; A. Freiha, *'Asma' al-mudun wal-qura al-Lubnaniyya wa Tafsîr ma'âniha*, Beyrouth, 1956 (en arabe) ; S. Wild, *op. cit.* (ouvrage riche, faisant le point sur la question).

(12) La raison de ce changement est que le nom de Hammara s'orthographie en arabe de la même façon que le mot signifiant ânesse, ce qui est très péjoratif en Orient. Un autre village sur la route de Beyrouth à Saïda, Wadi-ez-Zania = Vallée de la femme adultère, a eu son nom muté en Wadiz-ez-Zaïna = Vallée de la Belle. Ces changements de noms ont eu lieu vers 1968.

(13) Cf. *Le Monde* en date du 26-27 juillet 1983 : article d'Emmanuel Jarry écrit et daté de Hammara et non de Manara. Pour la toponymie de la Béqa', la période préhellénistique est couverte par les travaux de A. Kuschke, *ZDPV*, 70, 1954, pp. 104-129 ; 71, 1955, pp. 97-110 et 74, 1958, pp. 81-120. Pour la période gréco-romaine, les sources classiques mentionnent *Laodicea ad Libanum* (= *Laodicia Scabiosa* de la *Table de Peutinger*), *Paradeissos* (ou *Triparadeissos*), *Héliopolis* et *Chalcis ad Libanum*, *Gerrha* et *Brochoi* (?), *Ina*, *Conna*, *Libo*, *Naklé*, *Zeboud*, *Beit-Zabda*, *Rikhba*. Les inscriptions (cf. *IGLS*, VI, pp. 29-31) mentionnent *Nihata* (2936), *Beth-Maré* (2989), *Thamanita* (2960), *Aïnkania* (2986, *infra*, p. 304 sqq.), *Gerda-le--Haut* (2802, 2803) *Maarra de Sameth* (2731), *Elphana* ou mieux *Saphana des Apaméens* (2804), *Mifsa* ? (2946), *Kfargami* (2894), *Chona* ? (2807). Une inscription de l'Antiliban nomme le village de Hâm, *Chamôn* (Y. Hajjar, *Triade*, I, p. 184). Une autre inscription, de Deïr el-'Achâyer dans l'Hermon, nomme *Kiborias* (cf. Krencker et Zschietzschman, *Röm. Tempel*, p. 264). Une borne territoriale inédite mentionne les *ὅρια Καδαθθῶν*, d'où *Καδάθθα* = l'actuel village de Hadath, à l'ouest de Baalbek.

(14) Les travaux effectués en 1974 dans la source de Ras el-'Aïn par la Direction Générale des Antiquités (la source est classée depuis le Mandat Français) pour le compte de la municipalité de Baalbek mériteraient une longue note qui ne peut avoir sa place ici. Nous nous contenterons de quelques indications. La source est assez abondante pour former un *ποταμός* (*IGLS*, VI, 2830, 2831). La célébration de nos jours encore, à l'équinoxe de printemps, de la fête du «Neirouz» aux abords de la source, est sans doute une réminiscence de la fête du *Maïoumas* (sur le *Maïoumas* à Baalbek, cf. Y. Hajjar, *Triade*, I, p. 56 sqq. ; II, pp. 437, 520, et III, pp. 189, 230 et 271). Le caractère sacré de la source dans l'Antiquité, à l'instar de la source de 'Aïn el-Ǧouǧ à 7 km à l'Est de Baalbek dans l'Antiliban (cf. *Baalbek*, I, pp. 21-33 et Y. Hajjar, *Triade*, I, pp. 118-141 et III, p. 348 sq.) est prouvé par la présence d'un temple dont le *podium* a été dégagé (H. Kalayan, *Liban, Les Dossiers — Archéologia*, 12, 1975, p. 30). Une église (*IGLS*, VI, 2888), puis une mosquée (de Baïbars) (cf. *Baalbek*, III, p. 103 sqq.) ont succédé à ce temple. Les travaux ont également permis de retrouver les aménagements de la source à l'époque romaine : trois exèdres semi-circulaires de deux mètres de haut, construites avec de gros blocs et correspondant aux trois groupes de sources jaillissant du mur Est, étaient masquées par les aménagements de l'époque byzantine et arabe (R. Pococke, *Description of the East*, II, 1745, p. 108). Un bloc représentant sans doute un prêtre d'*Héliopolis*, habillé d'une longue tunique serrée par une ceinture nouée à la taille, rappelle de façon frappante le relief figurant un prêtre à Niha, au départ de l'escalier menant au temple A de Krencker, *Röm.*

de calcaire dur de 32 × 36 cm conservé dans le dépôt de Baalbek. L'angle supérieur gauche du bloc est brisé et un couronnement a été arasé en vue du réemploi du bloc à une époque postérieure. Hauteur des lettres : 4 cm.

– – – – – – – – – ?
– – – ? –]KΩMHC
– – – ? –]AMAPA

Deux possibilités sont à envisager :

1. Ou bien l'inscription était gravée sur ce bloc et le bloc qui lui était contigu à gauche. Dans ce cas on restituera

... *ἀπὸ] κώμης* ...

en considérant que le nom de la localité auquel on s'attend après *κώμης* a disparu et l'on peut interpréter *ἀμάρα* comme un nom commun désignant un canal ou une conduite d'eau destinée à distribuer les eaux de la source de Ras el-ʿAïn. Le village destinataire du canal est alors Douris, situé à 3 km au Sud de Baalbek ([15]).

2. Ou bien l'inscription était gravée sur ce seul bloc et son début a disparu avec l'arasement du haut de la pierre. Dans ce cas on verra dans *Ἀμάρα* le nom de la localité auquel on s'attend après *κώμης*, une localité de la Béqaʿ et de la région d'*Héliopolis* de préférence, plutôt qu'une localité éloignée.

Si cette hypothèse est la bonne, deux possibilités se présentent encore :

a) ou bien le nom est complet ; dans ce cas j'identifierai *Ἀμάρα* avec l'actuel Tall 'Amara près de Rayak. Ce petit *tell* situé dans la partie la plus fertile de la Béqaʿ date de l'époque romaine et byzantine. On peut voir sur son profil Sud un pavement de mosaïque à grandes tesselles de calcaire blanc dur. Dans ses parages immédiats, j'avais retrouvé et dégagé il y a une douzaine d'années deux sarcophages en pierre locale, assez étroits, contenant chacun un squelette sans mobilier. Ces deux sarcophages sont

Tempel, pp. 105-115 (cf. *BMB*, 8, 1946-1948, p. 164). – Un gros bulldozer raclait le fond du bassin et les déblais étaient déposés aux abords de la source. Malheureusement pour l'archéologie héliopolitaine, ces déblais bourrés de menus objets de toutes sortes qui étaient jetés comme ex-voto dans le bassin n'ont nullement retenu l'attention des responsables du chantier : petites statuettes, grande quantité de monnaies, ex-voto en métal (bronze, argent, or et plomb), ont fait la joie des particuliers et des antiquaires. Un antiquaire de Baalbek a estimé en 1974 à un million de francs les petits objets dont il a eu connaissance. J'ai vu dans le commerce de nombreuses pièces de monnaies de toutes époques et notamment des Sévères (plus particulièrement de Caracalla) qui doivent provenir de Ras el-ʿAïn. Certaines monnaies coloniales d'*Héliopolis* étaient en très bon état. De petits poissons en or, de petites pièces d'or ou d'argent représentant des parties du corps humain et particulièrement des yeux doivent aussi avoir la même provenance. Une petite plaque en or représentant des yeux, avec l'inscription *κύριε βοήθι*, provient sûrement de la source, au dire d'un bijoutier. Je donne ces informations afin que les archéologues qui auront un jour à travailler sur de petits objets en provenance de la région de Baalbek les prennent en considération. Ainsi la figurine de plomb publiée par Y. HAJJAR, *Triade*, I, n° 183, p. 157, avec l'indication de Hadath comme provenance, ne peut venir que de Ras el-ʿAïn, vu l'année de sa parution sur le marché.

(15) Les travaux d'irrigation à *Héliopolis* et dans sa région, à l'époque romaine, sont d'une certaine envergure (*Baalbek* I, pp. 22-33 ; III, p. 95 ; A. WILHELM, *Nachrichten Gesell. Göttingen Fachgr.*, I, 1935, pp. 91-94). Les eaux de la source de Ras el-ʿAïn étaient partagées en trois canaux principaux qui alimentaient la ville et irriguaient ses jardins : Nahr ech-Chemali = «canal Nord», Nahr el-Wastâni = «canal médian» et Nahr «el-Qallout», dont l'étymologie est obscure mais ancienne. Est-ce la déformation du nom ancien du «*ποταμός*» de Baalbek ? (cf. *IGLS*, VI, 2831), dont certains épigraphistes ont éliminé l'ancienne lecture, à la ligne 1, de *ποταμοῦ Γεμενουθη* (HONIGMANN, *RE*, Suppl. IV, *s.v.* «*Heliopolis*», col. 721) ? Les eaux de ʿAïn el-Ǧouǧ étaient également amenées dans la ville d'*Héliopolis* par un canal qui existe encore. Les canaux principaux se prolongeaient loin dans la plaine. Le Nahr ech-Chemali, grossi des eaux drainées de ʿAïn el-Ǧouǧ, atteignait le village de Iʿât. Le Nahr el-Wastâni irriguait les environs des carrières de Kiyâl, et le Nahr el-Qallout se dirigeait vers Douris. Si donc l'inscription de Ras el-ʿAïn commémore l'adduction d'un canal d'eau vers une *κώμη* voisine d'*Héliopolis*, il ne peut s'agit que de Douris, qui jusqu'à présent dispose chaque semaine d'une journée des eaux de Ras el-ʿAïn, «selon l'usage antique» comme disent les cadastres, formule qui renvoie, d'après mes observations sur le terrain, à l'époque romaine.

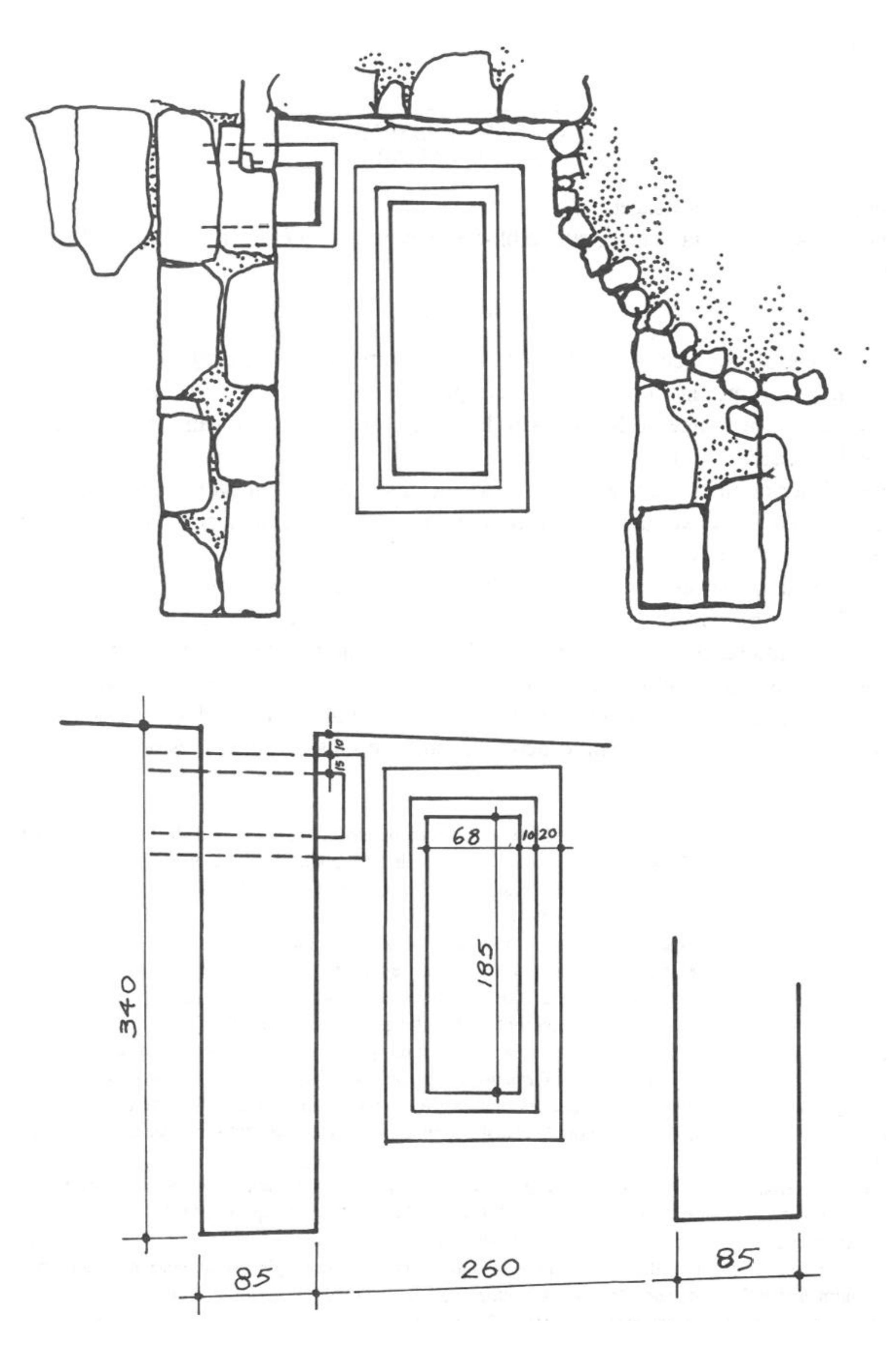


FIG. 2. — La tombe à enclos de Hammara : relevé et plan.

conservés sur place dans les jardins de l'Institut agronomique. Le *tell*, éloigné d'une trentaine de km d'*Héliopolis*, se trouve sur le territoire de cette colonie ([16]). Il n'est donc pas étonnant de trouver à Baalbek une inscription qui le mentionne.

b) Ou bien le mot n'est pas complet sur la pierre, ce qui est à mon avis plus probable. On ne peut toutefois restituer plus d'une lettre au début : je proposerai alors de restituer *[κ]αμάρα* et d'y voir un terme désignant une voûte, ou une chambre voûtée, qui aurait été construite au-dessus de la source de Ras el-'Aïn. Mais si le mot est un nom propre, comme le mot *κώμης* le suggère, on restituera *[Κ]αμάρα* ou *[Χ]αμάρα*, c'est-à-dire dans les deux cas l'ancien nom du village de *Hammara* ([17]).

3. Fouilles et découvertes récentes à Hammara

A. *La tombe à enclos* (pl. I, 2 et 3 et fig. 2)

Jusqu'à ces dix dernières années aucune découverte archéologique n'avait été signalée à *Hammara*. Mais dans l'été 1974 je fus informé de la découverte, lors de la construction d'une maison à l'extrémité Nord du village, d'une tombe, que j'ai dégagée. La fouille mit au jour un important couvercle qui recouvrait la tombe, taillée dans le roc. La sépulture était entourée de murs en gros blocs formant un enclos rectangulaire ouvert à l'Ouest. L'angle Sud-Est de cet enclos a été détruit par un aménagement apparemment récent. Le mur Nord recouvrait partiellement, dans l'angle Nord-Est, une autre tombe taillée dans le roc, couverte de dalles. Le mur Est, conservé en partie, n'a pu être entièrement dégagé. Ces deux sépultures, anciennement violées, ne contenaient ni restes humains ni matériel. Cependant le couvercle de la sépulture centrale est assez intéressant. Il a été transporté au chantier de fouilles de 'Anjar.

Lourd et massif, ce couvercle (pl. II, 1 et fig. 3) était décoré sur chacun de ses longs côtés de trois acrotères — dont un, d'angle, a disparu — et se rattache par là à une série très rare au Liban mais dont de nombreux spécimens ont été trouvés en Syrie et particulièrement en Syrie du Nord ([18]). Un des deux petits côtés (pl. II, 1 et fig. 3*c*) est décoré d'un buste inachevé en bas-relief, qui semble habillé d'un large manteau et lève les bras à la hauteur de la tête. Seule celle-ci paraît avoir été terminée. Le style est fruste ; d'énormes oreilles encadrent un visage imberbe et inexpressif, strictement frontal, où la bouche est rendue par un simple trait horizontal ; le nez est long et aplati, les yeux formés de deux pastilles rondes surmontées d'immenses arcades sourcilières ne laissant aucune place au front. Les cheveux ne sont pas indiqués. C'est manifestement le travail d'un artisan inexpert, de tradition sémitique, peu familier avec l'anthropomorphisme gréco-romain.

(16) La délimitation du territoire de la colonie d'*Héliopolis* trouve, parmi les archéologues, une sorte de *consensus* qui s'impose en quelque sorte par les témoignages archéologiques et épigraphiques et l'usage de la langue latine. Cf. J.-P. Rey-Coquais, *IGLS*, VI, pp. 34-37 ; Ch. Ghadban, *in La géographie administrative et politique d'Alexandre à Mahomet* (*Colloque de Strasbourg*, 1979), Leiden, 1981, pp. 143-168, avec les remarques de J.-P. Rey-Coquais, pp. 169-172. En dernier lieu, sur cette question, E. Will, *ZDPV*, 99, 1983, p. 144 et n. 20.

(17) Restitutions fondées sur des exemples épigraphiques de la Béqa' même, où la lettre arabo-sémitique ح = ḥ est transcrite deux fois par κ et une fois par χ. Ainsi le nom du village de *Naḥlé* est transcrit *Νάκλη* dans la *Souda* (cf. *IGLS*, VI, p. 31 et p. 174). La correction de *Νάκλη* en *Νάχλη* proposée par R. Dussaud, *Topographie*, p. 40, ne semble pas nécessaire. Le nom du village de Hadath à l'Ouest de Baalbek (*IGLS*, VI, p. 192 ; Krencker et Zschietzschmann, *Röm. Tempel*, I, p. 141 sqq.) est transcrit sur une borne territoriale inédite, d'où l'on peut extraire le nom de *Καδαθθα*. En revanche le nom du village de Hâm dans l'Antiliban est transcrit *Χάμων* (cf. Krencker et Zschietzschmann, *Röm. Tempel*, pp. 168-171. En dernier lieu, Y. Hajjar, *Triade*, I, n° 168 pp. 184-186 avec les références antérieures).

(18) Voir *infra*, p. 296.

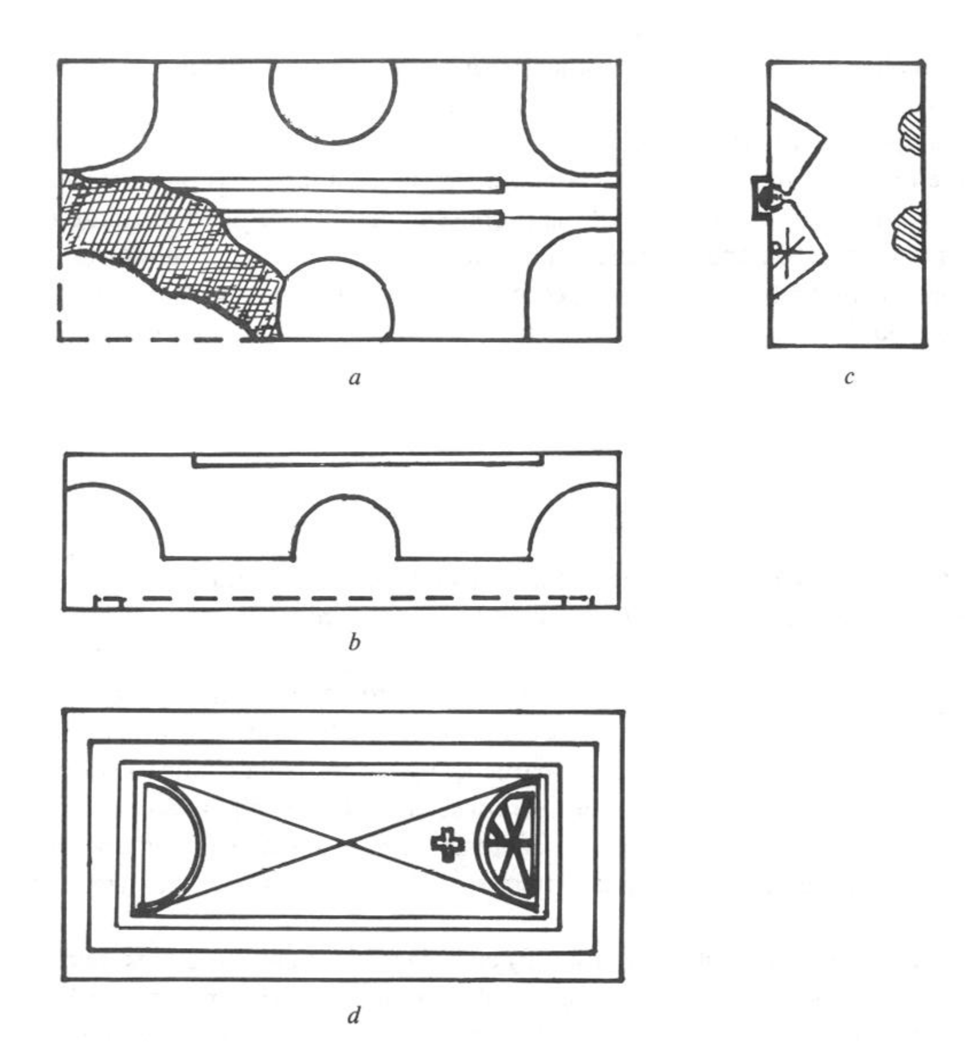


FIG. 3. — Tombe à enclos de Hammara : le couvercle du sarcophage
a : plan ; *b* : élévation (grand côté) ; *c* : élévation (petit côté) ; *d* : intérieur du couvercle.

A côté de la tête est gravé un chrisme constantinien, ce qui est une indication sur le personnage représenté. Plutôt que d'un ange ou du Christ, il s'agit sans doute du défunt, qui était donc chrétien et représenté ici dans l'attitude des orants des catacombes ou de certains sarcophages paléochrétiens ([19]). D'ailleurs sur la face interne du couvercle, dans un triangle formé par les diagonales d'un rectangle, tracées en creux, on voit un autre chrisme plus régulier et mieux exécuté que le précédent,

(19) Des exemples dans A. GRABAR, *Premier art chrétien*, Paris, 1966, pp. 130, 220, 242, etc. Ce qu'écrit G. TCHALENKO, *Villages antiques de la Syrie du Nord*, I, pp. 38-40, sur les représentations humaines et les portraits funéraires, me paraît s'appliquer parfaitement à la Béqa', d'après ce que je connais de ses monuments funéraires, inédits pour la plupart. Il faudrait cependant ajouter que la représentation des nefeshs est courante (Hermel, Akroum, Baalbek, Boudaï, Ferzol, etc.) comme dans d'autres milieux arabes (cf. J. STARCKY, *Dict. de la Bible, Suppl.* VII, *s. v.* «*Petra*», col. 951 ; F. ZAYADÎN, *Petra und das Königreich der Nabatäer*, p. 45 sqq. ; M. GAWLIKOWSKI, «La notion de tombeau en Syrie romaine», *Berytus*, XXI, 1972, pp. 5-16, et *Monuments funéraires de Palmyre*, Varsovie, 1970, pp. 22-30 et 37-44). Si, au Liban, la représentation des nefeshs est caractéristique du milieu ituréen (Ch. GHADBAN, «Deux inscriptions inédites de Djebel Akrum», *MUSJ*, XLIX, 1975-1976 = *Mélanges Fleisch*), on pourrait envisager une infiltration ituréenne dans la région de Tyr (nefeshs à Abbassyeh, tombeaux inédits et nefeshs à Cana, RENAN, *Mission de Phénicie*, p. 635 sqq. et I. KAWKABANI, *BMB*, XXIV, 1971, pp. 27-37).

dans un demi-cercle surmonté d'une petite croix (pl. II, 2 et fig. 3*d*). On peut supposer que la tête du mort se trouvait juste au-dessous de ces signes chargés d'une promesse de triomphe sur la mort ([20]).

Des considérations d'ordre général, ainsi que la typologie du monument et certains parallèles, invitent à assigner à la sépulture de *Hammara* une date théodosienne, très vraisemblablement 430-450 ap. J.-C. En effet :

1. Les insignes chrétiens du couvercle renvoient à une date postérieure à Constantin. L'institution d'une église organisée à *Héliopolis* sous cet empereur, avec évêque, prêtres et diacres, n'a pas brisé pour autant la résistance du paganisme, particulièrement vive autour des grands sanctuaires héliopolitains. Cette résistance au christianisme s'est particulièrement avivée sous Julien et les chrétiens d'*Héliopolis* et de sa région connurent de violentes persécutions ([21]).

2. La typologie du monument de *Hammara* est aussi en faveur d'une datation du IVe/Ve siècle ap. J.-C. La Béqa' a connu à l'époque romano-byzantine une grande variété de monuments funéraires qui, souvent négligés et mal répertoriés, n'ont fait jusqu'ici à ma connaissance l'objet d'aucune étude d'ensemble. Le type le plus courant, après celui de la simple fosse avec tombe à ciste ou sarcophage en pierre ou en terre cuite et parfois en plomb, est l'hypogée. Nous reviendrons plus loin sur ce type (*infra*, p. 296 sqq.). Un autre type est le tombeau en surface où le corps est placé ordinairement dans un sarcophage, et très rarement dans un petit mausolée ([22]). Des variantes résultent de la combinaison de ces différents types. Ainsi la sépulture de *Hammara* combine la tombe à fosse avec le sarcophage en plein air. La fosse taillée dans le roc remplace une cuve et est surmontée d'un couvercle de sarcophage qui, lui, reste à l'air libre. De plus l'enclos qui entoure la sépulture la rapproche du type du mausolée. Cet aménagement de la tombe se rencontre aussi bien dans l'Antiliban, par exemple dans la nécropole située au voisinage du temple de Nabi-Ham, que dans le Liban, comme dans la nécropole de Mazra'at 'Aïn es-Souân, voisine de Nabi Soujod, entre Jazzîn et Marjayoun ([23]). Le couvercle, généralement épais et lourd, est taillé d'un seul bloc en forme de toit à double pente, avec des acrotères rustiques aux quatre angles ; les couvercles possédant six acrotères comme à *Hammara* sont l'exception. Ce type de sépulture composite me paraît, en l'absence de tout élément de datation sûre pour les exemples choisis, assez tardif. La comparaison avec les monuments de la nécropole de Tyr et ceux de la Syrie du Nord ne dément pas cette impression.

3. La grande nécropole tyrienne de Bass ([24]), en usage du IIe siècle jusqu'au début du VIIe, présente

(20) H. LECLERCQ, *Dict. d'arch. chrét. et de liturgie*, III, *s.v.* «croix», col. 3045-3144, et J. LASSUS, *Sanctuaires chrétiens de Syrie*, p. 115, citent St Ambroise : «le temple est la figure de la croix, le temple est la victoire du Christ, l'image sacrée triomphale marque le terrain».

(21) Sur le christianisme à Baalbek et dans la Béqa', J.-P. REY-COQUAIS, *IGLS*, VI, p. 38 sq. et Y. HAJJAR, *Triade*, III, Appendice II, pp. 379-383.

(22) L'hypogée et le sarcophage monumental sont les types courants au Liban à l'époque romaine. Les mausolées, de différents types, sont plus employés en Syrie. Pour la Syrie du Nord, TCHALENKO, *Villages antiques*, I, p. 37 et notes 1, 2, 3. Pour les tours funéraires de Palmyre et monuments apparentés. E. WILL, «La tour funéraire de la Syrie», *Syria*, XXVI, 1949, pp. 258-312. Pour la Syrie du Sud, nombreux monuments publiés par M. DE VOGÜÉ, *Syrie Centrale*, et surtout *AAES* et *PAES*. Pour les monuments de Petra, J. STARCKY, *Dict. de la Bible, Suppl.* VII, *s.v.* «*Petra*». Le monument de Hermel dans le Nord de la Béqa' (identique à un autre d'Emèse, qui a disparu) fait figure d'exception : E. WILL, *loc. cit.*, p. 273 sqq. Non moins exceptionnelle, une tour «palmyrénienne» dans la nécropole de Tyr. Cette nécropole illustre bien le fait qu'au Liban le type de sépulture monumentale en surface est le sarcophage, dans la tradition de Kabr-Hiram (RENAN, *Mission*, pp. 597-631 et pl. XLVII), bien que les monuments maçonnés, pourvus de *loculi*, ou les monuments du type *columbarium* y soient représentés. Sur cette nécropole, cf. M. CHÉHAB, «Sarcophages à reliefs de Tyr», *BMB*, XXI, 1968, *passim* ; J.-P. REY-COQUAIS, «Inscriptions de la nécropole», *BMB*, XXIX, 1977, *passim*.

(23) Ces nécropoles, comme d'ailleurs celles de certains sites de l'Hermon, sont presque inconnues des archéologues.

(24) M. CHÉHAB, «Sarcophages à reliefs de Tyr», *BMB*, XXI, 1968 ; J.-P. REY-COQUAIS, «Inscriptions de la nécropole», *ibid.*, XXIX, 1977.

de très nombreux sarcophages qui rappellent par la facture de leur couvercle celui de *Hammara* ([25]). Or ces sarcophages sont en majorité datables, par le matériel et les inscriptions, du IVe/Ve siècle et nombreux sont les sarcophages ou groupes de sarcophages, parfois anciens mais réemployés, qui sont entourés d'un enclos analogue à celui de *Hammara* ([26]).

Cependant les parallèles les plus nombreux sont ceux de la Syrie du Nord. Le tombeau de Hass (IVe-Ve siècle) contient au premier étage des sarcophages à six acrotères identiques au nôtre ([27]). Il en est de même à Dana-Sud pour un tombeau du Ve siècle ([28]). La nécropole de Serjilla, grande agglomération qui s'est développée entre le IVe et le VIe siècle et dont la plupart des monuments sont du Ve (église du IVe, thermes de 473), contient encore des sarcophages identiques ([29]). A Deïr Sambil, un tombeau creusé en 420 contient sous un *arcosolium*, à droite de l'escalier d'accès, un sarcophage semblable à celui de *Hammara*, à huit acrotères ([30]). Mais le parallèle le plus proche est fourni par une tombe de ʿArchîn dans le Djebel Baricha, creusée dans le roc et fermée par un couvercle de sarcophage gravé d'une inscription qui le date de 433 de notre ère ([31]). Une date voisine conviendrait parfaitement au monument de *Hammara*. Elle s'accorderait d'une part avec celle d'un hypogée rupestre découvert comme on va le voir à *Hammara* même, et très probablement daté selon l'ère de Béryte de 432 de notre ère, et placerait d'autre part ce monument paléochrétien de *Hammara* sous le règne de Théodose II (408-450), qui christianisa l'empire et persécuta le paganisme. C'est sous son règne que le christianisme prit dans la Béqaʿ libanaise un certain essor.

B. *L'hypogée rupestre* (pl. III et fig. 4)

Durant l'été de 1975 on me signala la découverte, au milieu du village actuel et à proximité de la tombe à enclos, d'un hypogée funéraire. J'en effectuai le dégagement. Un étroit *dromos* taillé à flanc de coteau menait à l'entrée encore fermée par une épaisse porte en basalte, décorée et inscrite (pl. III, 1), que j'ai fait transporter au chantier de fouilles de ʿAnjar, où elle est conservée ([32]). A l'origine, d'après la configuration du terrain, cette porte d'entrée n'était pas dissimulée ; elle fut ultérieurement enfouie sous plus d'un mètre de remblais. La porte, haute de 125 cm, large de 100 et épaisse de 24, pèse plus de deux tonnes. Comme elle coulissait verticalement au moyen d'une poignée

(25) J.-P. Rey-Coquais, *loc. cit.*, p. 168 pour les dates. Pour la comparaison avec le couvercle de *Hammara*, pl. II, 1, V, VI, XI, XVII, XXIII, XXIX, XXXI.

(26) Id, pl. III et p. 140. J'ai fouillé moi-même durant cinq ans la nécropole de Bass, à Tyr.

(27) M. de Vogüé, *Syrie centrale*, Paris, 1877, pl. 70, 72 ; *AAES*, II, p. 160.

(28) M. de Vogüé, *op. cit.*, pl. 78 ; *AAES*, III, pp. 118-218.

(29) M. de Vogüé, *op. cit.*, pl. 86 ; *AAES*, II, et III, pp. 217-220 ; *PAES*, IIB, p. 113 et III B, p. 106.

(30) M. de Vogüé, *op. cit.*, pl. 81.

(31) Tchalenko, *Villages antiques*, I, p. 286 sq. ; *IGLS*, 621.

(32) Le basalte est un matériau largement répandu et utilisé en Syrie. La Syrie du Sud est une région basaltique où une école locale d'architecture très originale a résolu tous les problèmes de couverture à partir de ce matériau (J. Lassus, *Sanctuaires chrétiens de Syrie*, pp. 47-53). Son usage est également répandu dans la Syrie du Nord-Est, de l'Est, en Apamène et en Emésène (J. Mattern, *Villes mortes de Haute Syrie*, Beyrouth, 1944, p. 27 ; R. Mouterde et A. Poidebard, *Le limes de Chalcis* ; J. Lassus, *Inventaire archéologique de la région au Nord-Est de Hama*, Damas, 1935, *passim* ; sans oublier M. de Vogüé, *Syrie centrale*, et surtout *AAES* et *PAES*). Dans ces régions et les autres de Syrie où abonde le calcaire, comme au Liban, l'usage du basalte pour les meules, les mortiers et les pilons est exclusif. Il en est à peu près de même pour les portes des hypogées et des tombeaux.
Dans la Béqaʿ, très riche en calcaire (on y dénombre une vingtaine de carrières romaines), est sensible une nette prédilection pour l'emploi des portes en basalte pour les tombeaux. On peut constater ce fait depuis le Nord (Hermel et Ras-Baalbek) jusqu'à l'Hermon. Une porte d'hypogée analogue à celle de *Hammara*, trouvée à Houshmosh, village abandonné dans l'Antiliban au Sud de Rayak, représentant un mort banquetant (encore inédite), porte cette curieuse inscription : *θάρσι, Μερκούρι, οὐδἱς ἀθάνατος. Ποία ἐβίνησα ὡς καὶ οἱ ζῶντες μαρτύρουσιν.*

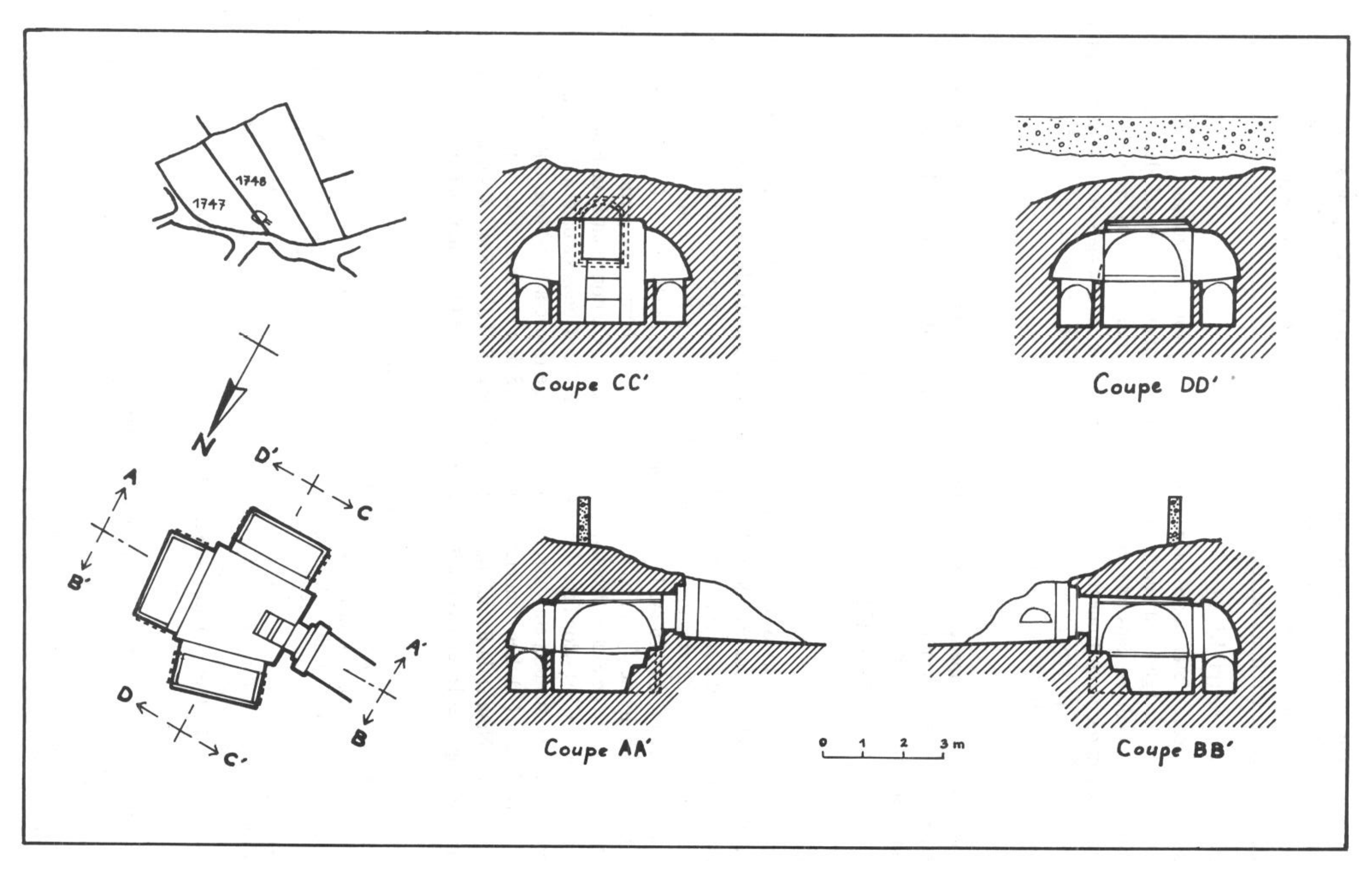


FIG. 4. – L'hypogée rupestre de Hammara : situation, plan et coupes.

en fer fixée au plomb en haut du vantail, elle ne pouvait être manœuvrée qu'au moyen d'une chèvre d'une certaine puissance. Cette méthode de levage devait être très courante dans la Béqa' si l'on considère le nombre important de temples construits dans cette région avec de gros blocs qui nécessitaient l'usage de machines de levage ([33]).

La décoration de la porte (pl. III, 2)

La surface extérieure de la porte est divisée par des bandeaux horizontaux et verticaux en 14 compartiments ornés de figures en relief. En haut, dans le compartiment central, deux têtes d'homme et de femme sont encadrées, dans les deux compartiments latéraux, par deux croix sous deux arcs en plein cintre. Les autres compartiments sont ornés de macarons, de losanges, de rosaces où l'artisan a diversifié les motifs. La présence des croix indique un tombeau chrétien, ce qui oblige à voir dans les deux figures centrales un couple humain.

L'inscription

Le bandeau horizontal supérieur et celui qui marque le milieu de la hauteur portent chacun une ligne d'inscription. La ligne du haut donne la date, en lettres hautes de 7 cm. Celle du bas donne le nom de l'artisan, en lettres de 4 cm.

ΕΤΟΥϹΓΙΦ
ΝΑϹΙΟϹΗΡΓΑϹΕΤΟ «l'an 513. Nasios l'a fait»

a) La date

L'ère ne peut être celle des Séleucides, qui est utilisée à Baalbek, à Damas et à *Chalcis* du Liban, à laquelle a certainement appartenu le Sud de la Béqa' jusqu'à la fin de la dynastie ituréenne ([34]). La date — 201 ap. J.-C. — serait en effet beaucoup trop haute pour un hypogée chrétien dans la Béqa' ([35]). Il faut envisager une ère hellénistique plus tardive. Mais on peut hésiter entre plusieurs possibilités. L'ère de Tyr, qui débute en 126 av. J.-C., daterait l'inscription de 387 ap. J.-C. Mais il est très peu probable que le territoire de Tyr ait pu englober à un moment donné cette partie centrale de la Béqa' ou de l'Antiliban. L'ère de Sidon, débutant en 111/110 av. J.-C., donnerait la date de 402 ap. J.-C., qui est fort acceptable. C'est selon l'ère sidonienne que J.-P. Rey-Coquais a daté, à la suite de H. Seyrig, une inscription gravée sur un petit vaisseau votif en bronze trouvé à Bab-Maré, une vingtaine de km à l'Ouest de *Hammara* ([36]). Les frontières du territoire de Sidon ont franchi au cours de l'histoire les sommets du Djebel Niha et du Barouk pour s'étendre dans le Sud de la Béqa', jusqu'au-delà des crêtes de l'Hermon, et englober les bourgs situés autour de l'actuel lac de Qaraoun ([37]). On peut difficilement

(33) Sur les moyens de levage : R. MARTIN, *Manuel d'architecture grecque* I (matériaux et techniques), Paris, 1965, pp. 200-219 ; J.-P. ADAM, *L'archéologie devant l'imposture*, Paris, 1975, pp. 185-219 ; ID., «A propos du Trilithon de Baalbek», *Syria*, LIV, 1977, pp. 31-63 ; ID., *La construction romaine, matériaux et techniques*, Paris, 1984, pp. 23-60 ; H. KALAYAN, «The story of the building process of the Temple of Jupiter and its courtyards», *Programme international de Baalbek*, 1970, pp. 57-62. Chose curieuse : c'est un savant de Baalbek, Qûsta Ben Lüqa, qui traduisit, au IXe s. de notre ère, une œuvre d'Héron d'Alexandrie sur les moyens de levage (le *Baroulkos*). Cf. CARA DE VAUX, *Journal Asiatique*, 9e série 1, 2, 1893, avec le texte arabe et sa traduction. Sur les temples de la Béqa' : *Héliopolis* (*Baalbek* I, II, III). Autres temples : D. KRENCKER et W. ZSCHIETZSCHMANN, *Röm. Tempel.* Belles photos dans TAYLOR, *Roman Tempels of Lebanon*, Beyrouth, 1967. Études épigraphiques : J.-P. REY-COQUAIS, *IGLS*, VI. Étude épigraphique et religieuse : Y. HAJJAR, *Triade* I, II et III — volume de synthèse.

(34) H. SEYRIG, *Ant. Syr.*, IV, p. 153 = *Syria*, XXVIII, 1951, p. 107 et *Ant. Syr.*, IV, pp. 113-116 = *Syria*, XXVII, 1950, pp. 46-49.

(35) Sur la résistance du paganisme au christianisme dans la Béqa', cf. *supra*, n. 21.

(36) H. SEYRIG, *Ant. Syr.*, IV, pp. 147-169, surtout p. 153 = *Syria*, XXVIII, 1951, pp. 101-123, surtout p. 107. J. et L. ROBERT, *Bull. Epigr.*, 1952, 271 ; *IGLS*, VI, 2989.

(37) Ces territoires de la Béqa' Sud et la partie libanaise de l'Hermon ont été dévolus à Sidon par Auguste (A. H. M. JONES, *JRS*, XXI, 1931, p. 266 ; ID., *The Cities of the Roman Eastern Provinces*, pp. 289 et 465, n. 85 ; A. ALT, *ZDPV*, 39, 1939,

admettre toutefois que ce territoire ait pu s'étendre aussi plus au Nord et englober à l'époque romaine la Béqa' centrale, celle de Zahlé, autour de Qabb-elias et Majdal-'Anjar. D'autant plus que ces deux parties de la Béqa' étaient séparées dans l'Antiquité par un lac et une zone marécageuse, formé par le Litani, et qui n'ont disparu que depuis un peu plus d'un siècle ([38]). S'il faut attribuer la Béqa' centrale à une ville de la côte, cette ville ne peut être que Beyrouth. La colonie de Béryte avait la faveur d'Auguste et elle fut choisie pour servir de base à la romanisation des régions montagneuses du Liban ([39]). Un texte de Strabon nous informe qu'Agrippa étendit le territoire de Béryte sur une grande partie du *Massyas* (la Béqa'), jusqu'aux sources de l'Oronte ([40]). Pour des raisons géographiques évidentes cette grande partie du *Massyas* ne peut être que la Béqa' centrale (celle de Zahlé) et la Béqa' du Nord (celle de Baalbek). C'est d'ailleurs, on l'a vu, dans cette partie de la Béqa' que débouchent les voies antiques reliant Beyrouth à Damas et à Baalbek ([41]). Il n'est donc pas impossible que l'on ait utilisé dans la région de Zahlé et *Hammara* l'ère de Béryte, qui débute en 81 av. J.-C. et qui est restée en usage durant l'époque byzantine, comme le prouvent les mosaïques de Khaldé ([42]). Calculée selon cette ère, l'inscription daterait de 432 ap. J.-C., ce qui est une date fort plausible. C'est selon cette même ère de Béryte que J.-P. Rey-Coquais préfère dater une inscription chrétienne de Dakwé, localité située 5 km au Nord de *Hammara* ([43]). Mais pour dater une inscription de Deir el-'Achayer, où on lit l'indication 242, D. Krencker et W. Zschietschmann faisaient appel, apparemment à tort, à l'ère de Pompée ([44]), utilisée durablement dans les villes de la *Décapole* mais pour une courte période dans

pp. 209-218). Cf. aussi une contestation de frontières entre Sidon et Damas, sous Tibère, relatée par JOSÈPHE, *Ant. Jud.*, XVIII, 6, 3, § 153. L'ère de Sidon, employée sur des monnaies, les cippes funéraires et le *mithraeum*, etc., est attestée durant tout l'empire et à la fin du IIIe s. dans certains sites de l'Hermon (A. ALT, *loc. cit.* et E. WILL, *Syria*, XXVIII, 1950, p. 262 sqq.). Dans l'inscription de Deïr el-'Achayer (D. KRENCKER et W. ZSCHIETZSCHMANN, *Röm. Tempel*, p. 264), *"Ετους βμς'*, la date, calculée par les auteurs selon l'ère de Pompée = 179 de notre ère, doit être calculée d'après E. WILL, *loc. cit.*, selon l'ère de Sidon = 131 de notre ère. Il en est de même des inscriptions de Rahlé, dont les dates obtenues selon l'ère de Sidon sont respectivement de 283 et 293 de notre ère. La frontière entre les territoires de Sidon, de Tyr et de *Panias* est donc à rechercher au Sud de Aïthanit, entre Marjayoun et Hâsbayya.

(38) R. DUSSAUD, *Topographie*, pp. 298-399 ; J.-P. REY-COQUAIS, «Notes de géographie syrienne antique», *MUSJ*, XL, 1964, pp. 296-301 ; ABOUL-FIDA, *Géographie*, Paris, 1840, traduction de REINAUD et MAC CUCKIN DE SLANE, p. 40 et n. 1 : «Le lac de la Béqa' : ce sont des marécages avec des oseraies et des roseaux, à l'Ouest de Baalbek, à une étape de marche de cette ville». C'est sous l'Emir mamelouk Saïf-ed-Dîn Dungoz que les travaux de drainage ont été effectués, et le lac n'a disparu qu'en 1870, après de nouveaux travaux entrepris par les Pères Jésuites. Près de Qaraoun, un barrage moderne construit par l'E.D.F. pour le compte du gouvernement libanais a de nouveau formé un lac, comme dans l'Antiquité, mais ce lac se situe plus en aval.

(39) H. SEYRIG, *Syria*, XXXI, 1954, p. 114 ; R. MOUTERDE, «Regards sur Beyrouth», *MUSJ*, 1966, p. 23 sqq. ; J.-P. REY-COQUAIS, *IGLS*, VI, 1967, p. 34 sq. ; ID., *REG*, 81, 1968, p. 16 ; ID., *JRS*, LXVIII, 1978, pp. 44-73, notamment pp. 51-53 ; ID., *Revue des questions scientifiques*, 49, 1978, pp. 214-236 ; Y. HAJJAR, *Triade*, I, p. 25, n. 2. Voir aussi l'inscription *CIL*, III, 6687.

(40) STRABON, XVI, 2, 18-20, § 756.

(41) La voie reliant Béryte à la Béqa' passait par le col de Beïdar, le plus important des cols qui traversent le Liban (1500 m d'altitude). Cette voie pouvait se doubler d'une autre par Beït-Méry, Dhour-Chouaïr, Zahlé. Deux milliaires inédits, trouvés à Fayyadiyyeh à l'Est de Beyrouth, au 6e mille du centre de la Béryte romaine, attestent le passage de la voie par le col de Beïdar. La *Table de Peutinger* donne la distance de 58 milles entre Béryte et *Héliopolis*, ce qui correspond à la distance entre les deux villes, 86 km. ABOUL-FIDA, *Géographie*, p. 246, donne 36 milles par la montée d'Al-Mougaïtha, c'est-à-dire le col de Beïdar (chez Aboul-Fida un mille = 2400 m).

(42) Sur l'ère de Béryte, cf. H. SEYRIG, *Syria*, XXVII, 1950, p. 38 ; ID., «La date des mosaïques de Aïn-es-Samaké», *Ant. Syr.*, VI, pp. 98-100 = *Syria*, XXXIX, 1962, pp. 42-44. D'autres mosaïques découvertes à Khaldé, à peu de distance des premières, sont également datées d'après l'ère de Béryte ; cf. Ch. GHADBAN, «Inscriptions grecques et latines de Nahba», *Ktèma*, 5, 1980, p. 110, n. 42.

(43) *IGLS*, VI, 2985. Une datation selon l'ère de Sidon n'est pas exclue, mais l'auteur préfère adopter l'ère de Béryte.

(44) *Röm. Tempel*, p. 264 ; cf. *supra*, n. 37. Je donne ici ce texte parce que ma copie diffère quelque peu de celle de D. KRENCKER et W. ZSCHIETZSCHMANN : *"Ετους βμς' / ἐπὶ Βεελι/άβου τοῦ / καὶ Διοδότου / Ἀβεδάλιου ἀ[ρ]/χιερέως θεῶν / Κιβοριὰς ἐγένετο / ὁ δίφρος.*

certaines villes de la côte libanaise (*Tripolis, Orthosia, Botrys* et *Byblos*) ([45]). Les mêmes auteurs calculaient plus justement selon l'ère des Séleucides la date de l'inscription du temple de Mercure à Nabi-Hâm, autre village de l'Antiliban situé entre Baalbek et Zabadani ([46]). Mais c'est selon l'ère de Sidon (111 av. J.-C.) que devrait être calculée, selon toute vraisemblance, la date d'une inscription de Kfar-Qouq, village situé à mi-chemin entre Bab-Mârê' et Deir el-'Achayer et à une quinzaine de km au Sud de *Hammara* ([47]). Une inscription inédite de Majdal-'Anjar portant la date de 2[4]4 ne saurait être calculée à mon avis sur une autre ère que l'ère séleucide ([48]). Pourtant un rapprochement de cette

(45) L'action de Pompée fut particulièrement sensible dans la région du Jourdain, où l'importante ville de *Gadara* prit le nom de *Pompeia Gadara* et adopta, avec d'autres villes de la Décapole, une ère pompéienne, qu'elles gardèrent par la suite : H. BIENTENHARD, «Die Decapolis von Pompeius bis Traian», *ZDPV*, 76, 1963, pp. 24-58 ; H. SEYRIG, *Ant. Syr.*, VI, pp. 44-51. Une ère pompéienne fut utilisée à *Orthosia, Tripolis, Botrys* et *Byblos* : H. SEYRIG, *Ant. Syr.*, V, pp. 92-99. L'ère syrienne de Cléopâtre fut utilisée durant une courte période à Béryte, Tripoli et *Orthosia* ; H. SEYRIG, *Ant. Syr.*, IV, p. 109 sq. Tripoli, *Botrys* et *Byblos* adoptèrent une ère d'*Actium* (H. SEYRIG, *Ant. Syr.*, IV, pp. 73-109), qui apparaît à *Byblos* au IIᵉ s. et à *Botrys* à une époque tardive ; H. SEYRIG, *Ant. Syr.*, V, pp. 89, 92-94, 96 ; J.-P. REY-COQUAIS, *MUSJ*, 47, 1971, p. 100 sq. Sur ces questions d'ères des villes syriennes, de calendriers, voir les études magistrales de H. SEYRIG, *Ant. Syr.*, IV, pp. 72-117 = *Syria*, XXVII, 1950, pp. 5-50 ; V. GRUMEL, *Traité d'études byzantines*, I. *La chronologie*, Paris, 1958, pp. 172-175, 214-217 et, en dernier lieu, J.-P. REY-COQUAIS, *JRS*, LXVIII, 1978, pp. 44-48, avec les références.

(46) Pour cette inscription, Y. HAJJAR, *Triade*, I, pp. 184-186, avec les références antérieures. A Damas, à Baalbek, en Abilène et sur le territoire de *Chalcis* du Liban on utilisait l'ère des Séleucides. H. SEYRIG, *Ant. Syr.*, IV, p. 113 sq. = *Syria*, XXVIII, 1950, p. 46 sq., a démontré qu'il n'y a pas d'ère hellénistique de *Chalcis* du Liban. C'est sans doute cette même *Chalcis* qui adopta une ère nouvelle débutant en 92, et porta le nom de *Flavia Chalcis*. Cette *Chalcis* d'Aristobule, fils d'Hérode (JOSÈPHE, *B. J.*, VII, 7, 1 § 226) a été considérée comme la *Chalcis du Belus* (SCHÜRER, *History*, I, n. 12, p. 573), dont ce serait là la seule mention en tant que capitale d'un royaume ou d'une tétrarchie. Mais il n'y a pas de bonne raison de chercher une autre *Chalcis* que celle du Liban (E. WILL, *ZDPV*, 99, 1983, p. 144 n. 18 ; J. et J.-Ch. BALTY, «L'Apamène antique», *La géographie administrative et politique...*, p. 46 et n. 18.

(47) W. H. WADDINGTON, *Inscriptions grecques et latines de la Syrie*, Paris, 1870, p. 583, n° 2557 A. J'ai retrouvé cette inscription, sur un petit cippe, à côté du «Lac». La copie utilisée par Waddington est incomplète et fautive. La pierre porte, dans un cartouche à queue d'aronde :

ΕΤΟΥϹ ϟ Τ	L. 1 : Waddington lisait : *ἔτους .. τ'*
ΒΕΛΙΑΒΟϹΕΧ	
ΧѠΜΟΥΕΥΞΑ	L. 2 et 3 : Waddington : *Σ(υ)χωμου.*
ΜΕΝΟϹΕΠΟΗϹΕ.	L. 4 : Waddington : *επόησεν.*

"Ετους ϟ τ' / Βεελιάβος Ἐχ/χωμου εὐξά/μενος ἐπόησε.

La date ϟ τ' = 390, donne, si on la calcule selon l'ère de Sidon, 279 de notre ère. L'ère de *Panias*, qui commence en 2 av. J.-C., donnerait 389. Il n'est pas impossible que le territoire de *Césarée Panias* se soit étendu quelque peu vers le Nord, le long du Litani. Bien que l'emploi de cette ère ne soit pas très probable en soi, on ne peut l'écarter a priori car les raisons paléographiques invoquées par H. SEYRIG, *Ant. Syr.*, IV, pp. 153-156 = *Syria*, XXVIII, 1951, pp. 107-110, pour dater selon l'ère de Sidon l'inscription sur le petit vaisseau votif de Bab-Maré' ne sauraient s'appliquer à l'inscription d'aspect tardif de Kfar-Qouq.

(48) Cette importante inscription, gravée sur le tambour massif d'une colonne en grès local, de 115 cm de diamètre, sise dans les fondations de l'escalier menant à la *cella* du temple de Majdal-'Anjar (D. KRENCKER et W. ZSCHIETZSCHMANN, *Röm. Tempel*, pp. 182-190 et pl. 74-78), comporte deux lignes qui devaient avoir chacune 2 m de long environ. Hauteur des lettres : l. 1 : 4 cm, l. 2 : 5 cm.

- - -] ΣΔ , , ΣΜΗΝΟΣΔΥΤΡΟΥΓ̄ Ϛ ΑΠΟΛΛΟΦ|- - - - -
- - -] Λ,ΟỴΣΕΙΔΩΝΙΟΣΥΠΕΡΣΩΤ////////////Π̣ - - -
//

Les lettres manquantes du début des lignes ne sont pas très nombreuses. Traces de martelage à la fin de la ligne 2 (12-13 lettres), puis traces d'un *pi.* Martelage de la ligne 3.

"Ἔτου]ς δ[μ]ς' μηνὸς δύστρου γ' Ἀπολλọφ[άνης - - -
- - -]λ.ΟΥ Σειδώνιος ὑπὲρ σωτ[ηρίας - - -
- - - - -[ἀνέθηκεν ?]

Pour la date, la restitution du chiffre des dizaines paraît s'imposer. Pour le patronyme, je note dans ma copie, avant le *Λ*, la moitié droite d'une lettre arrondie, peut-être la moitié d'un *Ω.* La lettre manquante après le *Λ* est une lettre à deux hampes verticales *Π, Η* ou *Ν.*

inscription avec celle de Deïr el-'Achayer, qui, on l'a vu, porte l'indication 242 et a été datée selon l'ère de Sidon de 131 de notre ère, paraîtrait à première vue très tentant : l'épithète *Σειδώνιος* et le nom très sidonien d'Apolloph[anès] sont favorables. D'autre part Majdal-'Anjar, par sa position stratégique entre la plaine de la Béqa', l'Antiliban et l'Hermon, commande tous les accès vers ces régions montagneuses et ne saurait en être géographiquement séparé. Mais le contexte archéologique et la paléographie de l'inscription de Majdal-'Anjar sont tout autres ([49]). Calculée selon l'ère des Séleucides, la date de l'inscription de Majdal-'Anjar est 69/68 avant notre ère. Elle est ainsi l'une des rares inscriptions hellénistiques de la Béqa' et mériterait un long commentaire, qui ne saurait avoir sa place ici ([50]). Or Majdal-'Anjar n'est qu'à 8 km environ au Nord de *Hammara.* Au Sud de Majdal-'Anjar l'ère des Séleucides n'est plus employée et l'on a la nette impression d'être à Majdal-'Anjar à une frontière de plusieurs territoires et particulièrement de la Béqa' Nord et de la Béqa' Sud.

L'hésitation qui affecte comme on le voit les frontières des territoires attribués aux différentes cités et la détermination des ères employées dans la Béqa' Sud et dans la partie libanaise de l'Hermon tient en premier lieu à la minceur de notre documentation ([51]) ainsi qu'à l'incertitude qui règne sur la localisation de *Chalcis* du Liban ([52]) ; mais aussi aux variations du statut administratif de ces contrées, elles-mêmes liées aux événements importants qui ont jalonné l'histoire de la région avant son intégration dans la province romaine de Syrie. Ces événements ont pu donner lieu à l'emploi d'ères locales particulières, comme ce fut le cas dans d'autres régions syriennes voisines ([53]).

(49) Le temple de Majdal-'Anjar est périptère, dans un *téménos.* Les tambours des colonnes, de même diamètre (115 cm), sont en deux matériaux distincts (calcaire dur et grès caillouteux assez grossier). Ces colonnes étaient-elles alternées ou s'agit-il de deux états successifs du temple ? Une vérification s'avère nécessaire. Mais la paléographie de l'inscription est hellénistique si l'on considère les formes des *sigma,* des *oméga* et des *omicron.* Le territoire de Majdal a dû appartenir à Sidon à la fin du IIᵉ et au début du Iᵉʳ s. av. J.-C. Il fut usurpé par Ptolémée fils de Mennaios, qui employait sur ses monnaies, comme plus tard Zénodore, l'ère des Séleucides (cf. H. SEYRIG, *Ant. Syr.*, IV, pp. 113-116 = *Syria*, XXVII, 1950, pp. 46-49).

(50) Les seules inscriptions de la Béqa' comparables à celle de Majdal-'Anjar sont les fragments d'un document hellénistique mentionnant une faveur royale envers le sanctuaire d'*Héliopolis* ; cf. *IGLS*, VI, pp. 239-241 et Y. HAJJAR, *Triade*, I, pp. 4-7 (mêmes formes des Σ et Ω) et une inscription pour Zénodore, fils de Lysanias, *IGLS*, VI, 2851, p. 149 sq., et en dernier lieu H. SEYRIG, «L'inscription du Tétrarque Lysanias, à Baalbek», *Festschrift für Kurt Galling*, 1970, pp. 251-254. H. Seyrig pense qu'il s'agit là du tombeau de Zénodore fils de Lysanias, tétrarque d'Abilène et non de la *Chalcis* du Liban.

(51) Les inscriptions en provenance de ces régions sont peu nombreuses, alors que la région de l'Hermon est riche en vestiges archéologiques et en temples. Mais l'exploration de cette région était rendue impossible par son statut de zone militaire, particulièrement depuis 1969. Quelques explorations en bordure de l'Hermon m'ont pourtant permis de retrouver quelques inscriptions.

(52) C'est là un des grands problèmes de la topographie historique de la Béqa'. Cf. en dernier lieu E. WILL, *ZDPV*, 99, 1983, pp. 141-146. Bien que l'inscription de Majdal-'Anjar soit de nature à faire rebondir le problème en vue d'une localisation vers le Sud d'*Héliopolis*, l'article d'E. Will et le passage corrigé de JOSÈPHE, *B. J.*, XIV, 3, 2, § 40, m'encouragent, après avoir retrouvé la route romaine entre *Héliopolis* et *Abila*, à suggérer une localisation de la *Chalcis* du Liban à Chadoura (voir la carte du Liban au 1/20 000), immense champ de ruines d'une ville abandonnée au cœur de l'Antiliban, entre Baalbek et Aïn el-Bnaïyeh, au-dessus de Brital et Haour Taala. Hypothèse qu'il serait long de développer ici.

(53) En 34 av. J.-C. Antoine décapita Lysanias, tétrarque de *Chalcis*, et offrit ses domaines en cadeau à Cléopâtre, qui en tant que souveraine de *Chalcis* frappa des monnaies à son nom, suivant l'usage royal, datées par ses années régnales syriennes (H. SEYRIG, *Ant. Syr.*, IV, pp. 110-116). Après *Actium*, Auguste rétablit Zénodore, descendant des tétrarques de *Chalcis*, sur le trône de ses pères. Ses monnaies, émises immédiatement après celles de Cléopâtre en 31/30 av. J.-C. et d'autres vers 26/25, sont datées selon l'ère des Séleucides, comme d'ailleurs les émissions de Ptolémée fils de Mannaios, premier tétrarque de *Chalcis* ; cf. H. SEYRIG, *loc. cit.*. Mais Zénodore se livra au brigandage, «sport national des Ituréens» (E. Will). En 20 av. J.-C., son domaine fut confisqué. Le démembrement des domaines de Zénodore donna lieu à des réajustements territoriaux : au Sud, retour des régions usurpées à Sidon et à Damas (Béqa' Sud et Hermon) ; érection de l'Abilène en tétrarchie autonome ; fondation des colonies de Béryte et d'*Héliopolis* dont les territoires séparent les pays ituréens, le Liban et l'Antiliban en deux, et forment un axe stratégique de pénétration au cœur de la Syrie ; persistance d'un petit royaume de *Chalcis* qui fera, plus tard, la fortune d'Agrippa II. Philippe, fils d'Hérode le Grand, fonda *Césarée Panias* de l'Hermon en 2 av. J.-C., date adoptée pour l'ère de cette ville. Sur les territoires de Tyr, de *Panias*, de Sidon et de Béryte, on emploie les ères propres à ces villes. A Baalbek, en Abilène

b) La signature de l'artisan

La seconde ligne du texte est une signature d'artisan et entre par là dans une série d'inscriptions analogues, issue d'une vieille tradition remontant à la Grèce ancienne, qui s'est perpétuée dans l'Orient grec et s'est répandue par la suite dans tout l'empire romain. Des signatures de sculpteurs, de mosaïstes et de tailleurs de pierre sont bien attestées dans la Béqa' par la documentation épigraphique, aussi bien dans les sanctuaires d'*Héliopolis* que dans la région ([54]). Nasios, en signant la porte du tombeau rupestre de *Hammara*, ne fait donc que perpétuer cette tradition bien établie en Syrie ([55]). Il faut sans doute considérer que cette signature concerne non seulement la porte mais l'ouvrage tout entier, c'est-à-dire aussi la chambre sépulcrale.

La chambre sépulcrale (fig. 4)

La porte de la tombe franchie, on se trouve dans un hypogée de forme carrée, entièrement taillé dans le roc. Sur trois côtés sont creusées des niches à *arcosolia* abritant trois cuves funéraires qui étaient encore, au moment de leur découverte, couvertes de dalles plates irrégulières grossièrement équarries. Sur le quatrième côté et dans le prolongement de l'entrée deux marches très raides menaient au sol de l'hypogée, situé 1,50 m plus bas que le sol du *dromos*. La hauteur du plafond n'est donc pas plus élevée que le niveau du linteau de la porte d'entrée. Le sol de l'hypogée était recouvert de déblais apportés par les eaux d'infiltration ou tombés du plafond. Quelques lampes en terre cuite datables d'après leur forme du IV^e^ ou du V^e^ siècle y ont été recueillies. D'autres lampes identiques étaient encore posées sur le rebord des cuves. Il n'y avait pas de niche pour les abriter. Quelques dalles s'étaient cassées et étaient tombées dans les cuves. Celles-ci ont livré respectivement deux et trois squelettes. Le mobilier était pauvre : une bague en fer cassée, deux bracelets d'enfant en bronze aux extrémités en forme de tête de serpent, et d'autres menus objets. J'ai transporté ce matériel au Musée de Beyrouth, où je n'ai pas pu le revoir. Ma documentation ayant été détruite durant la guerre civile, j'ai le regret de ne pouvoir en fournir de photographies.

Les tombes à *arcosolia* qui apparaissent au Liban et dans les autres pays du Levant à l'époque gréco-romaine n'ont pas fait jusqu'à présent, à ma connaissance, l'objet d'une étude d'ensemble ([56]). En Phénicie, où à l'époque perse la forme courante est l'hypogée à puits, et à l'époque hellénistique l'hypogée à *dromos*, avec une grande chambre à fours ([57]), les tombes à *arcosolia* constituent une nouveauté probablement importée. Ont-elles leur prototype dans les catacombes romaines ou sont-elles une adaptation de formes indigènes antérieures (grottes trilobées de l'âge du Bronze, hypogées à puits, hall à fours) revenues à la mode à la faveur de l'influence romaine ? En tout cas cette forme de tombe

et à Damas, on continue à employer l'ère des Séleucides qui fait figure d'ère provinciale. C'est certainement *Chalcis* du Liban qui adopta en 92 ap. J.-C. une ère nouvelle et porta le nom de *Flavia Chalcis*. Après l'annexion de l'Arabie par Trajan, apparaît en Syrie du Sud l'ère de *Bostra*, qui restera en usage jusqu'à la conquête arabe.

(54) Parmi les artisans connus à Baalbek (cf. *IGLS*, VI), citons Abidlaas (2817), Kandidos (2818), Claudios Anthionos (2819), Quintos (2820-2820 bis), Ouitlos = Vitulus (2822), Panos ou Pakios (2823), Dionysios (2824), Marnès (2825), Amphion (2884, mosaïste), Apios et son fils (2883, qui ont creusé un tombeau). L'inscription 2861 nomme un sculpteur. Deux autres sculpteurs signent un buste de Luna (2891). De la région d'*Héliopolis*, on connaît un sculpteur de Yammouneh (2916). A Niha un prêtre, Tibérius, a sculpté un relief (2935) et Hotarion, un cippe ou un autel (2947). A 'Anjar, Dorothéos signe un bloc à usage sans doute funéraire (2982). Des inscriptions inédites de Baalbek mentionnent Rufus Titus Secundus, Marcus ou Marcellus et Zaioras, fils de Zéoros, sculpteur. Une inscription de Ras-Baalbek nomme Kononos. Une autre de Boudaï nomme les artisans qui ont taillé des bassins pour pressoir. Cette liste n'est pas exhaustive. Tous ces artisans signent en grec même quand ils portent des noms latins. Cette tradition de signer les œuvres est étrangère au monde oriental préhellénistique.

(55) La lecture Nasios est certaine. On ne peut corriger en Nasros. Le nom semble nouveau dans la Béqa'.

(56) Pour la Syrie du Nord, cf. G. Tchalenko, *Villages*, I, pp. 33-40.

(57) Nombreux exemples dans les belles planches de la *Mission de Phénicie* de E. Renan, pl. LXIV, par exemple.

n'a pas été affectée par le changement de religion, et persiste en Phénicie sans changement du Ier au VIe siècle ([58]). En Syrie du Nord les grands hypogées, qui ne sont qu'une variante de ce type, se raréfient au IIIe siècle et cèdent la place à des monuments de surface ([59]). Mais le petit hypogée à *arcosolia*, dans sa forme simple et cruciforme, se maintient sans changement ou presque ([60]). Etant particulièrement approprié aux sites rupestres, il est beaucoup plus courant dans les campagnes que dans les villes. Son plan cruciforme a sans doute été chargé de signification par les chrétiens, ce qui pourrait expliquer son utilisation persistante jusqu'à la fin de l'époque byzantine. Certains mausolées syriens du IIIe ou du IVe siècle contenant des sépultures ou simplement destinés à signaler la présence d'un hypogée prennent une forme, carrée ou cruciforme, inspirée de ce type d'hypogée cruciforme. Et l'on sait l'influence qu'ont eue ces mausolées sur les origines des *martyria* cruciformes de Syrie, dont les exemples les plus remarquables sont ceux de Kaoussié (IVe s.), de Qala'ât Sim'ân (Ve s.) et le «puits de Jacob» (VIe s.) ([61]).

4. Les inscriptions de Qasr-Hammara (pl. IV, 2 et 3)

Avant les trouvailles relativement récentes relatées ci-dessus, les archéologues ne connaissaient à *Hammara* que Qasr-el-Wadi ou Qasr-Hammara, ruines d'un temple — transformé en église à l'époque byzantine — environ 5 km à l'Est du village (pl. III, 3, 4 et 5 ; pl. IV, 1), dans une vallée au cœur de l'Antiliban ([62]). Quelques travaux de consolidation et de restauration entrepris par l'ingénieur H. Kalayan et les fouilles que j'ai moi-même menées par la suite sur le site ont mis au jour deux blocs appartenant à l'architrave Est inscrite du temple et apporté de nouvelles précisions sur les infrastructures des bâtiments annexés au temple, dont les terrasses, situées au niveau de son entrée du côté Est, lui servaient de cour. Cette inscription avait retenu l'attention des archéologues depuis 1848. Après cette découverte, l'inscription de *Hammara*, considérée jusqu'ici comme complète et interprétée comme telle, doit être reconsidérée ([63]). Sans avoir les moyens, dans les circonstances actuelles, de présenter un rapport sur les fouilles menées, j'ai jugé utile de faire connaître rapidement les documents épigraphiques inédits : deux inscriptions nouvelles et la suite de la grande inscription.

A. *Inscriptions inédites de Qasr-Hammara*

a) Bloc de calcaire dur (0,52 × 0,32 × 0,32 m), trouvé parmi un amas de pierres à l'Est du bâtiment et conservé sur le site (pl. IV, 2). L'angle antérieur droit est écorné. Le lit de pose semble avoir été intentionnellement martelé et le rebord avant du bloc a sauté en éclats. Le bloc fait partie de la catégorie des pierres taillées qui, comparées à l'appareil initial du temple encore en place par endroits, sont de dimensions plus réduites. Il devait sans doute faire partie des réaménagements, dont subsistent de nombreux vestiges, effectués à l'époque byzantine pour transformer le temple et ses annexes en une église avec des dépendances. Il provient du côté Est, où se trouvait l'abside.

L'inscription comprend trois lignes. La première, clairement gravée, est certainement une date, la seconde est de lecture plus malaisée. La première lettre semble se rattacher par sa facture et ses dimensions à la ligne 1. Elle est suivie de plusieurs autres lettres légèrement gravées à traits fins, de

(58) G. Tchalenko, *Villages*, p. 35 et n. 1.
(59) Id., pp. 34-37.
(60) Id., p. 35.
(61) Id., pp. 254-259 avec références. J. Lassus, *Sanctuaires chrétiens de Syrie*, 1947, chap. III. Eglise et *martyria*, p. 101 sqq. ; A. Grabar, *Martyrium*, I et II, Paris, 1943-1946.
(62) D. Krencker et W. Zschietzschmann, *Röm. Tempel*, pp. 195-197 et pl. 79.
(63) J.-P. Rey-Coquais, *IGLS*, VI, 2986.

facture manifestement différente de celle de la ligne 1. L'érosion de la pierre à cet endroit augmente la difficulté de lecture. De la ligne 3 ne restent que deux lettres. L'ensemble peut être lu :

ΕΤΟΥCΑΠ
Φ c ρ ι ϛ
- - -] ΔΙ [- - -

Il est matériellement impossible de lire à la ligne 2 une acclamation du type *φῶς, ζωή* ... suivie d'une date, comme en *PAES*, III, 893. On ne peut pas non plus voir là un nom propre ou un mot comme *φωριστήριον* et considérer le texte comme relatif à un baptistère ([64]). Je préfère considérer le texte tout entier comme une date et propose de lire :

"Ετους ΑΠ̅/Φ̅ σ(επτεμβ)ρ(ιου) ιϛ'
[ἰν]δι[κ(τιῶνος) η']
«l'an 581, le 16 septembre, [8ᵉ] année de l'indiction»

On trouve en Apamène et surtout en Emésène des inscriptions où les lettres indiquant la date sont à cheval sur deux lignes ([65]).

L'ère employée est très probablement l'ère de Béryte (voir le commentaire de l'inscription de *Hammara, supra*, p. 298 sqq.). Calculée selon cette ère, la date paraît acceptable : 500 ap. J.-C. Cette inscription byzantine indiquerait qu'entre 430-450 (date de l'hypogée rupestre et de la tombe à enclos) et 500 ap. J.-C., la communauté chrétienne de *Hammara*, devenue prépondérante dans le bourg, a transformé au profit du culte chrétien le temple de Zeus à Qasr Hammara.

b) Fragment d'inscription sur un petit éclat de pierre. Il doit provenir de la grande architrave inscrite du temple : de la première ligne mais non de la lacune du début.

- - - ΟΥΡΚ - - -

Les lettres ont la même facture et les mêmes dimensions que celles de la grande inscription. Une fouille minutieuse pourrait retrouver d'autres éclats identiques et permettre de reconstituer ne fût-ce qu'en partie la fin des lignes 1 et 2.

B. *La grande inscription du temple de Qasr Hammara*

Le texte est gravé, en lettres lunaires, sur l'architrave Sud du temple, supportée par des colonnes d'allure dorique. Les lignes 1 et 2 sont gravées sur le bandeau supérieur de l'architrave, haut de 20 cm. La ligne 3 occupe le biseau, de 17 cm. La ligne 4 court au-dessus d'un cartouche orné de part et d'autre de 2 rosaces où sont inscrites les 2 dernières lignes, qui débordent largement le cartouche. Les deux nouveaux blocs retrouvés lors des travaux entrepris par H. Kalayan, et qui complètent l'inscription, se raccordent à droite de l'architrave (pl. IV, 3). Le texte était lu comme suit à partir des copies précédant la mienne (les références antérieures, que je ne cite plus en notes, sont données par J.-P. Rey-Coquais, *IGLS*, VI, 2986) :

'Αγαθῇ Τύ[χ]ῃ [τοῦ μεγίστ]ου (?) Διός· α[ὔ]ξι Τύχη Αἰν[κανίας]
ἐπὶ 'Αβιμμεο[υς] 'Απολλιναρίου ἀρχιερέως, ἔ[ξ]

(64) J.-P. Rey-Coquais, *IGLS*, VI, 2834, commentaire et notes 1-3.

(65) *IGLS*, IV, 1249, B. A Bâbouda, aux confins de l'Antiochène et de Laodicée, sur les parois d'une tombe précédée d'un péristyle, creusée dans le roc, inscriptions A et B dans un cartouche = *AAES*, III, n° 215, p. 189 : *"Ετους β/κφμη Εὐ/νέου* ; *IGLS*, V (Emésène), 2065, à Kfar Bouhoum, sur stèle, dans un cartouche : *"Ετους εκ/χ' Ιολία / ἐ(τῶν)ιδ'* ; 2179 B, à Kneyssé, sur la face d'un sarcophage, *"Ετους ο/φ'*. Il en est de même dans les inscriptions de Homs 2249, 2354, 2404, 2405, 2410, 2426 et dans deux inscriptions de Zaïdal, 2573 et 2581.

Αὐρήλιοι, Βαρεαλας Φιλίππου καὶ Ὀκβεος Ὀκβεου
καὶ Βήρυλλος Ἀβιμμεους καὶ Αειανης Γερμα[νοῦ]
καὶ Μακεδόνις Ἀβιμμεους καὶ Βεελιαβος Δ - - -
ἐπιμεληταὶ ἀπὸ κώμης Αἰνκανίας ἐκτίσαντο

Ma copie et mes photographies (perdues) apportent les modifications suivantes (les mots soulignés appartiennent aux nouveaux fragments) :

Ἀγαθῇ Τύ[χ]η μ[εγίστου ὕψιστ]ου Δίος α[ὔ]ξι Τύχη Αἰ[νκανίας] – – – – [Ἔτους – – – ? – –] – – – [ουρκ – – –
Ἐπὶ Ἀβιμμεους Ἀπολιναρίου ἀρχιερέως, θ[εῶν ou *θ[εὰς Ῥώμης καὶ θεοῦ σεβαστοῦ Καίσαρος ...]*
Αὐρήλιοι Βαρελαας Φιλίππου καὶ Ὀκβεος Ὀκβεου [καὶ ...]
καὶ Βήρυλλος Ἀβιμμεους καὶ Ἀειανης Γερμαν[οῦ κ]αὶ Ἀβιμμης Ἀπολλωνίου
καὶ Μακεδόνης Ἀβιμμεους καὶ Βεελιαβος Δ[ι]οδώρου καὶ Βαρελαας Ἀζιζου Ζεῦ βοήθι
Ἐπιμελητε ἀπὸ κώμης Αἰνκανίας ἔκτισαν τὸ[ν] γεράσ(μιον) τόπον ἐξ ἀναλωμάτων τῆς αὐ[..]τῆς Αἰν[κ]αν[ί]ας

L.1. : Le θ de *Ἀγαθῇ* est, dans l'état actuel de la pierre, très effacé : on en devine la moitié gauche. Le χ de *Τύχῃ* a disparu. Ensuite, je lis bien un μ, après lequel une cassure de la pierre a fait disparaître une dizaine de lettres.

La restitution, dans la lacune, de *[μεγίστ]ου* (Clermont-Ganneau) est trop courte ([66]), de même que celle de M. de Vogüé ([67]) et de D. Krencker et W. Zschietzschmann *[τὸ ἱερὸν τ]οῦ Διος* ([68]). Bien que nous soyons proches d'*Héliopolis* et de l'Abilène, où le culte de Jupiter Héliopolitain est bien attesté, la restitution *Ἡλιοπολ(ε)ιτ]ου* ou *Ἡλιοπολιτάν]ου* n'est pas envisageable : ces formes rares, et de toute manière bizarres, déborderaient largement la lacune ([69]). Une épithète topique doit normalement suivre le nom du dieu – sans doute une épithète de Zeus en tant que Baal local hellénisé. Les restitutions possibles sont alors nombreuses : *θε]οῦ, κυρί]ου, ἁγι]ου, οὐράνι]ου, ὀρει]ου, ὕψιστ]ου, ἀκραί]ου.* Dans tous les cas il faut ajouter à *μ[εγίστου]* une seconde épithète pour combler une lacune de 10-12 lettres. Je retiendrais volontiers, mais à titre de pure hypothèse, *μ[εγίστου ὕψιστ]ου*, qui aurait l'avantage de correspondre à la formule latine courante *Jupiter optimus maximus*, et de bien combler la lacune tout en renvoyant à un Baal local comme Hadad ou Baalshâmin. On peut aussi penser à la restitution : *μ[εγάλου Κυρί]ου Δίος* ([70]).
M. Rey-Coquais a noté que Woolsey avait donné pour la seconde moitié de cette première ligne ΗΔΙΟCΛΧΣΙΤΥΧΗΑΙ – sans proposer de lecture. La *Τύχη* des dieux est leur puissance, tandis que la *Τύχη* de *Aïnkania* est sa Fortune ([71]).

En fin de ligne, *Αἰ[νκανίας]* s'impose, car le nom revient deux fois à la l. 6. Cette restitution laisse entrevoir que l'inscription n'est pas complète : la suite devait figurer sur le bandeau du bloc 2 ; mais ce bandeau a été arasé, d'où la perte définitive de la suite des 3 premières lignes. On peut supposer avec vraisemblance que la suite de la ligne 1 comportait l'indication de la date *[ἔτους ...]*. Le petit fragment, déjà signalé, portant les lettres - - - ΟΥΡΚ - - - (voir *supra*, p. 304) appartient à cette ligne 1 du bloc arasé.

L.2.
Ἀβιμμεους est entièrement lisible. De Forest a copié *επλβωθεογς*, Krencker et Zschietzschmann, d'après la copie de Puchstein, *Ἀβιμμεους*, Rey-Coquais, *Ἀβιμμεο[υς]*.

(66) *RHR*, 84, 1921, pp. 109-116.

(67) *Journal Asiatique*, 1896, II, pp. 327-330.

(68) *Röm. Tempel*, p. 196.

(69) Y. Hajjar, *Triade*, I (où l'auteur a réuni les documents et inscriptions relatifs à Jupiter Héliopolitain). Pour l'Abilène, Id., I, pp. 179-187. La forme *Ἡλειουπολείτου* se rencontre une seule fois, dans une inscription apparemment indéchiffrable de Hosn-Sfiré à l'Est de Tripoli (Id., p. 263 avec références). La forme *Ἡλιο[πο]λιτάνῳ* est attestée une seule fois, à Imptân dans le Hauran (Id., p. 303 sq.). Elle est transcrite du latin *Heliopolitano*. Dans les deux cas l'épithète topique est précédée cependant de *μέγιστος*.

(70) Sur les dieux, les cultes et les épithètes divines en Syrie, cf. D. Sourdel, *Les cultes du Hauran à l'époque romaine*, Paris, 1952 ; B. Lifshitz, «Études sur l'histoire de la province romaine de Syrie», *ANRW*, II, 8, pp. 12-22 ; Y. Hajjar, *Triade* III, pp. 187-229. Le nom de Zeus *μέγιστος ὕψιστος* apparaît sur le socle d'une statue à Mismiyé-*Phaina* (D. Sourdel, *Cultes du Hauran*, p. 24) et Zeus *μεγάλος ὁ Κυρίος* à Salkhad (M. Dunand, *Musée de Soueïda*, p. 200).

(71) Sur la *Τύχη* des dieux, cf. *IGLS*, I, 1, p. 17, commentaire de la ligne 61 de la grande inscription d'Antiochos Ier de Commagène au Nimrud-Dagh. Sur l'acclamation *αὔξι*, cf. L. Robert, *Hellenica*, XI-XII, pp. 23-25 et n. 3, p. 23, renvoyant à *Hellenica*, IV, p. 62, n. 2 et à E. Peterson, «Die *Αὔξι*-Akklamation», *ΕΙΣ ΘΕΟΣ*, 1926, pp. 181-183 (cités par J.-P. Rey-Coquais, *IGLS*, VI, p. 235, n. 1 sq.).

Là où De Forest avait copié *[. . .]αιναριου* et où Krencker et Zschietzschmann lisaient *'Απολιναρίου*, Rey-Coquais, *'Απολλιναρίου*, je lis *'Απολιναρίου*. Ce nom est attesté ailleurs dans la Béqa' (72).

M. Jullien : *'Αρχι[ερέος]* ; Krencker et Zschietzschmann : *'Αρχιειρέως* ; Rey-Coquais, *IGLS*, VI : *'Αρχιερέως*. Je lis : *'Αρχιειέρεως*.

A la fin de la ligne, où Krencker et Zschietzschmann lisaient *ε*, R. Mouterde restitue *ἐ[ξ]*. Je lis nettement *θ* et restitue *θ[εῶν]* — lecture confortée par l'inscription de Deir el-'Achayer dans l'Antiliban

Ἔτους βμς'/ἐπὶ Βεελι/ἀβου τοῦ/καὶ Διοδότου/
'Αβεδαλιου ἀ[ρ]/χιερέως θεῶν/Κιβορίας ἐγέ/
νετο ὁ δίφρος./

On pourrait aussi restituer *θ[εᾶς 'Ρώμης καὶ θεοῦ σεβαστοῦ Καίσαρος]* d'après une autre inscription, trouvée en Abilène, également dans l'Antiliban (Musée de Damas) (73).

"Ετους απτ' Δείου Διὶ
μεγίστῳ 'Ηλιοπολει-
τῃ Σέλευκος 'Αβγάρου
ἱερεὺς θεᾶς 'Ρώμης καὶ
θεοῦ Σεβαστοῦ Καίσαρος
καὶ ἱερεὺς Διός καὶ "Απιδος
ἐκ τῶν ἑαυτοῦ καὶ 'Αλεξάνδρου
ἀδελφοῦ ὑπαρχόντων ἀνέ-
θηκεν

L.3.
Je lis *Βαρελαας* et non *Βαρελλας* (Krencker et Zschietzschmann) ou *Βαρεαλας* (Rey-Coquais, *IGLS*).
Le second *π* de *Φιλίππου* est une correction en surcharge.

Après *'Οκβέος 'Οκβέου* on peut supposer qu'il y avait vraisemblablement un autre nom et un autre patronyme.

L.4.
Entre les deux blocs, à la jointure, la place ne permet pas la restitution de plus de trois lettres :

Γερμαν[οῦ κ]αὶ 'Αβιμμῆς 'Απολλωνίου

Sur la formule *Ζεῦ βοήθι* dans la Béqa', cf. *IGLS*, VI, 2740.

Βηρύλλος est un nom attesté en Syrie. Sa forme latine est *Beryllus* ou *Berullus*. C'est le nom d'une pierre précieuse, l'aigue-marine, ou une variété d'émeraude : le béryl (74).

L.5. — Après *Βεελιάβος*, non pas un *Α* (Krencker : *Α[βιμμέους ?]*), mais un *Δ* dont on ne voit plus que l'angle gauche : pour Woolsey *δ'* = *τετράκις*, pour R. Mouterde *δ[ίς?]*. Rey-Coquais, *IGLS*, VI, 2986, opte avec raison pour un patronyme. C'est *Διοδώρου*.

L.6. — C'est la seule ligne qui déborde sur un troisième bloc à droite. La pierre porte *'Επιμελητε* (cf. Krencker et Zschietzschamnn, *op. cit.*, p. 196), et non *'Επιμεληταί*.

Αἰνκανίας : Woolsey : *Αἰνκα[πι]ας* ; Jullien et De Vogüé : *Αἰν[...]ιας* ; Clermont-Ganneau : *Αἰν[γαδδ]ίας* ; R. Mouterde (1922) : *Αἰν[γαρρ]ίας*. Rey-Coquais note que la lecture *Αἰνκανίας* est celle de Jullien — dans un manuscrit inédit de O. Puchstein — et de R. Mouterde dans un second temps, d'après un estampage.

Les lectures de Clermont-Ganneau et de R. Mouterde (1922) renvoient à deux localités : 'Aïn el-Gaddi sur le versant du Liban entre le col de Beidar et Qabb el-Lias, et 'Anjar au pied de l'Antiliban, près de Masna' (75).

Au milieu de l'avant-dernier mot, un éclat de la pierre laisse place pour une ou deux lettres : *αὐ[..]τῆς*. Mais comme le mot paraît complet, on peut supposer qu'il y avait là un défaut de la pierre et que le lapicide

(72) *IGLS*, VI, 2729 = Y. HAJJAR, *Triade*, I, p. 35 sq. ... *'Απολλώνιος ὁ καὶ 'Απο[λ]ινάριος Σεγνα...* D'après *IGLS*, I, 1, 166, p. 100 = K. HUMANN et O. PUCHSTEIN, *Reisen in Kleinasien und Nordsyrien*, Berlin, 1890, p. 398, *'Απολ(λ)ινάριος* serait la traduction du nom sémitique *Barnebo* : *Βαρνεβοῦν τὸν καὶ 'Απολλινάριον*. Le dieu Nébo est assimilé en Syrie à Apollon (cf. Y. HAJJAR, *Triade*, I, p. 139 et n. 2).

(73) Cf. Y. HAJJAR, *Triade*, I, pp. 179-181.

(74) *PAES*, III, A, 618. Pour la forme latine du nom cf. *ILS*, 5095 et 5128 (Beryllus), 3306, 7900b (Berullus). Sur ce nom, cf. J.-P. REY-COQUAIS, *IGLS*, VI, 2910 ; Y. HAJJAR, *Triade*, I, p. 145 ; L. ROBERT, *Hellenica*, VIII, p. 85 et *Noms indigènes*, p. 276 et n. 6 ; J. et L. ROBERT, *Bull. Epigr.*, 1961, 810.

(75) Pour Aïn el-Gaddi, cf. en dernier Y. HAJJAR, *Triade*, I, p. 117. Pour 'Anjar, cf. *supra*, n. 6. Le nom du lieu n'a pas changé depuis la haute Antiquité.



1



2



3

1. L'inscription de Ras el-ʿAïn à Baalbek.
2. Hammara : la tombe à enclos.
3. Hammara : la tombe à enclos après dépose du couvercle.



1. Hammara : couvercle de la tombe à enclos, petit côté sculpté.



2. Hammara : face interne du couvercle de la tombe à enclos.



1



2

3



4

5

PLANCHE III 1. Hammara, hypogée rupestre : le *dromos* et la porte en basalte obturant l'entrée.
2. Hammara : la porte en basalte de l'hypogée rupestre.
3. Qasr Hammara : le temple, vu de l'Ouest.
4. Qasr Hammara : la porte Nord du temple, transformé en basilique chrétienne.
5. Qasr Hammara : le temple, vue intérieure.

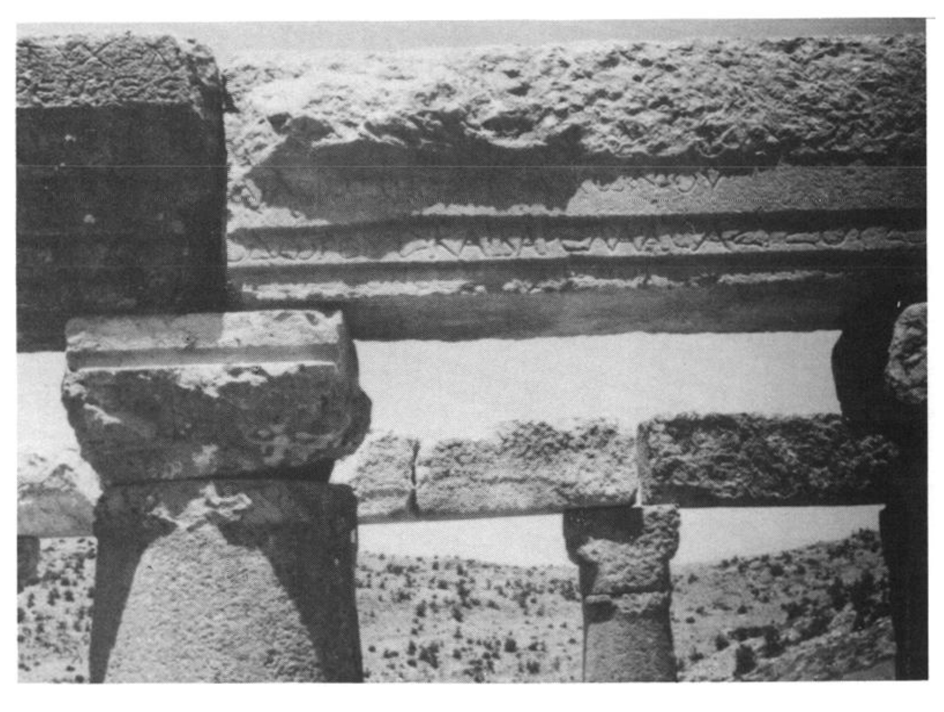
PLANCHE IV



1. Qasr Hammara, temple : fragments de frise.



2. Qasr Hammara : fragment inscrit.



3. Qasr Hammara, temple : architrave inscrite nouvellement découverte, et remise à sa place.

n'a rien gravé, ou seulement un petit dessin en relief comme celui de la l. 5, entre le patronyme Diodore et Barelaas, qui ressemble à une extrémité de cartouche à queue d'aronde. Ma copie se présente ainsi ... ΒϾϾΛΙΑΒΟϹΔ̣[Ι]ΟΔωΡΟΥ⊏]ΚΑΙΒΑΡϾΛΑΑϹΑΖΙΖΟΥΖϾΥΒΟΗΘΙ.

1. «A la bonne Fortune du très grand (et très haut ?) Zeus ! Augmente, fortune d'Aïnkania... [l'année...]
2. Sous Abimmès, fils d'Apolinarios, grand-prêtre des d[ieux] ou [dc la déesse Rome et du divin Auguste César...]
3. Les Aurelii Barelaas, fils de Philippe, et Okbéos, fils d'Okbéos, [...et...un tel, fils de un tel]
4. et Biryllos, fils d'Abimmès et Aeianès, fils de Germanos, et Abimmès, fils d'Apollonios,
5. et Makédonès, fils d'Abimmès, et Beeliabos, fils de Diodoros, et Barelaas, fils d'Azizos ; Zeus, sois secourable !
6. Les épimélètes du bourg d'Aïnkania ont construit cet endroit vénérable sur les dépenses de la dite Aïnkania».

Tout a été dit sur cette intéressante inscription, et les nouveaux fragments qui la complètent, bien que n'apportant pas beaucoup de nouveautés, ajoutent à son intérêt. On regrette toujours la disparition de la date. Mais, comme l'a noté J.-P. Rey-Coquais, tous ces personnages qui portent le gentilice Aurelius invitent à attribuer à l'inscription une date postérieure à la constitution antoninienne. Ils constituent peut-être un thiase, ou sont les notables d'une tribu ituréenne habitant le bourg de *Aïnkania*, chargés du culte en même temps qu'administrateurs civils ([76]). Les nouveaux fragments invitent également à abandonner l'idée que les épimélètes sont ici au nombre de six comme à Borj el-Qa'i : ils sont en fait 9. L'emploi de *γεράσ(μιον)* indique sans doute que le lieu de culte existait avant l'époque romaine. Rey-Coquais a identifié *Aïnkania* — dont le nom sémitique signifie «la source des roseaux» — à l'actuelle Aïn-Qaniyé, un champ de ruines près d'une source dans le haut Wadi Hammara, qui conduit à Jdaïdat Yabous, le poste frontalier syrien, sur la route de Damas.

Le grand intérêt de l'inscription réside sans doute dans l'onomastique. Celle-ci est traditionnelle : tous les noms sont attestés dans la Bèqa', l'Antiliban, l'Hermon, la Damascène et d'autres régions de la Syrie romaine. Certains sont susceptibles de retenir l'attention des sémitisants :

Ἀβιμμῆς, Ἀβιμμέους: nom fréquent, formé sur ab'immeh = «père de sa mère». Son sens le plus ancien est religieux : «mon Père (divin) est Mère». L'acception familiale qu'il eut par la suite vient sans doute de la ressemblance entre le grand-père maternel et son petit-fils ([77]).

Ἀπολλώνιος et *Ἀπολινάριος*. Une inscription de Baalbek permet de considérer ces deux noms théophores comme équivalents ; une autre, de Syrie du Nord, établit la correspondance entre *Ἀπολινά-*

(76) *IGLS*, V, 2089 et 2118. R. Mouterde, *MUSJ*, VIII, 1922, p. 108 ; *MUSJ*, XVI, 1932, p. 235, et *MUSJ*, XXIX, 1951-1952, p. 78, J. et L. Robert, *Bull. Epigr.*, 1953, 214. G. McLean Harper, «Village Administration in the Roman Province of Syria», *Yale Classical Studies*, I, 1928, pp. 116-141 : «village officials», particulièrement pp. 130-132. Une inscription de Hareiri (cf. en dernier Y. Hajjar, *Triade*, I, p. 182 sq., mentionnant une double source de financement de la construction d'un temple), parle de deux épimélètes, l'un attaché au sanctuaire et l'autre administrateur du village.

(77) On trouve ce nom à *Abila de Lysanias* (Savagnac, *Revue Biblique*, 1912, p. 533 sqq.), à Laodicée du Liban (*IGLS*, V, 2687) et à *Doura-Europos* (F. Cumont, *Fouilles de Doura-Europos*, 1926, p. 432, n° 98 ; Rostovtzeff *et alii*, *Excav. at Dura-Europos, Prelim. Rep.* IX, 2, 1946, p. 124. — Sur les anthroponymes construits avec Ab = père et Emm ou Imm = mère, cf. J. K. Stark, *Personal Names in Palmyrene Inscriptions*, Oxford, 1971, p. 68 sq. et J. T. Milik, *Dédicaces faites par des dieux*, 1972, p. 325 sq.

ριος et le théophore sémitique Barnebo. L'assimilation de Nebo à Apollon permet de penser que *'Απολ(λ)ινάριος* évoquait pour des Syriens le nom de Ab-Bol-Nour, «le père de Bol est lumière» ([78]).

Βαρελααϛ: transcription de *br-'lh*, «fils du dieu» = *Θεότεκνος*, très fréquent, sous plusieurs formes, à *Doura-Europos* ([79]).

'Οκβέος: nom arabe courant à l'époque préislamique.

'Αειάνης, bien attesté, est peut-être formé sur l'adjectif arabe 'Ayyân = «fatigué» ou «qui a les yeux perçants» ([80]).

Γερμάνος peut cacher, sous une forme gréco-latine, un nom adjectival formé sur la racine *GRM*, Germân = décidé — comme Selmân est formé à partir de la racine *SLM* = être sain et sauf. L. Robert notait : «Un nom comme *Germanus*, *Γερμανός*, est fréquent en pays arabe, certainement parce qu'il se rattache à un nom indigène» ([81]).

Βεελιάβος, nom sémitique, est parfois traduit en grec sous la forme *Διόδωρος* ou *Διόδοτος* = «Baal donne» — deux noms fréquents en Iturée et dans la Béqa' — ; l'anthroponyme Beeliabos, ou Biliabos, me paraît plus typiquement ituréen ([82]).

'Αζιζος est un mot arabe = «fort», attesté dans la Béqa' et en Syrie, notamment dans l'Emésène, accolé dans le Coran au nom de Dieu ([83]).

Ces noms araméens, arabes, grecs et latins nous font saisir sur le vif dans ce secteur de l'Antiliban une population très mélangée : à base ituréenne, d'origine arabe, elle subit une triple influence : araméenne, hellénistique puis romaine. L'inscription atteste aussi la prospérité économique sans laquelle une petite localité comme *Aïnkania*, au cœur de l'Antiliban, n'aurait pu se permettre d'entreprendre la construction du temple de Qasr Hammara.

*

Ces quelques monuments de *Hammara* jettent une faible lumière sur la vie d'un village de la Béqa' à l'époque romaine et byzantine. Aussi modestes soient-ils, les renseignements qu'ils nous fournissent sont précieux. Si la richesse onomastique exceptionnelle de l'inscription du temple d'*Aïnkania* nous montre une population ethniquement très mélangée, elle nous prouve en même temps une parfaite assimilation des différents aspects des civilisations orientale et gréco-romaine. La subtilité de la symbiose transparaît à travers des noms comme Béliabos, Diodoros, Barelaas, Germanos, Apollonios et Apolinarios. L'inscription nous montre aussi un village apparemment prospère, organisé, aux revenus réguliers, dont les épimélètes, sous les auspices d'un grand-prêtre, se font les interprètes de la ferveur religieuse de la population. Le culte s'adresse à Zeus, un Baal local hellénisé, dieu de la montagne, de l'orage et de la pluie fertilisante (Hadad ou Baalshâmîn), dont dépend la prospérité des récoltes. Mais la prospérité agricole et économique dépend aussi de cette *pax romana* que Rome et les empereurs ont su imposer dans les régions montagneuses où insécurité, brigandage et banditisme

(78) Cf. *supra*, n. 72.

(79) *IGLS*, I, 1, n° 84 ; *AAEA*, III, p. 234, n° 281 ; *Inscriptions from Dura-Europos*, p. 221. Ce nom est comparable à Abidlaas «serviteur du dieu».

(80) *PAES*, III, A, 342.

(81) *Hellenica*, VIII, p. 34 n. 2 (cité par J.-P. Rey-Coquais, *IGLS*, VI, p. 234, n. 2).

(82) Inscription de Deïr el-'Achayer (*supra*, p. 299 et n. 44), *BCH*, 21, 1897, p. 64 ; Krencker et Zschietzschmann, *Röm. Tempel*, 264 : *ἐπὶ Βεελιάβου τοῦ καὶ Διοδότου*. Beliabos, dans une inscription de Kfar-Qouq (*supra*, n. 47) : Waddington, 2557c, p. 583 = *CIG*, 4522. *IGLS*, V, 2695 (Emésène, à Sadad). *IGLS*, VII, 4057 ; à Nabi-Hâm : Y. Hajjar, *Triade*, I, pp. 184-186. Pour la forme : *Βηλίαβος* = «Bêl donne», «Don de Bêl» cf. J. K. Stark, *op. cit.*, pp. 10 et 76 (Blyhb).

(83) *PAES*, III (Prentice), 952 ; *IGLS*, I, 256 A ; II, 269, 2 ; 310 B ; V, 2565, 2184, 2566, 2251, 2303. Sur le dieu Azizos et son culte en Syrie, cf. *IGLS*, V, 2218.

étaient devenus endémiques. Par la fondation des colonies de Béryte et d'*Héliopolis* et par une politique de prudente romanisation, ces régions, intégrées à la province de Syrie, furent pacifiées. Il est donc normal que Rome et Auguste soient associés au culte des dieux, *θ[εῶν]* – que nous préférons à *θ[εοῦ]*. Il est en effet significatif que l'Antiliban ait livré quelques inscriptions qui mentionnent le culte impérial et des prêtres de Rome et d'Auguste : le sacerdoce d'Abimmès est celui de Zeus, mais aussi, pensons-nous, celui de Rome et d'Auguste – qui fut en Syrie la première expression de l'unité et du loyalisme ([84]).

Après avoir profité de la prospérité générale, *Hammara* subit les conséquences des transformations que connut l'empire après Dioclétien et Constantin. Le christianisme y pénétra vraisemblablement par la haute vallée du Jourdain, ou par Tyr et Sidon. La résistance au christianisme fut longue et farouche autour des nombreux sanctuaires de l'Hermon et surtout à *Héliopolis*, «ville des démons» comme l'appellent les Pères de l'Église ([85]). Ce n'est probablement que sous Théodose II qu'une communauté chrétienne s'organisa à *Hammara*. Ses membres se font enterrer dans des sépultures de surface ou dans des hypogées rupestres, mais affichent leur religion par des insignes chrétiens visibles. Vers 500 ap. J.-C., la communauté transforme le temple de Zeus en basilique chrétienne. On connaissait jusqu'à présent dans la Béqa' deux centres chrétiens importants : Ras-Baalbek au Nord, avec ses 18 églises, et Fourzol dans la Béqa' centrale, que de nombreux indices invitent à identifier avec *Mariammé*, bourg des environs d'*Héliopolis* où fut transporté le corps du comédien Gélasinos martyrisé sous Dioclétien après sa conversion en plein théâtre ([86]). A ces deux centres on peut maintenant ajouter *Hammara* dans le Sud de la Béqa'. Mais ici le triomphe du christianisme fut de courte durée. S'il s'est maintenu à Ras-Baalbek et à Fourzol jusqu'à nos jours, il n'en fut pas de même à *Hammara* après la conquête arabe en 637 : en 714, sous le calife El-Walid, les Omayyades construisirent 'Anjar, qui, bien que de plan romain et d'architecture byzantine, marque dans le Sud de la Béqa' la fin de la civilisation gréco-romaine.

Chaker GHADBAN (Strasbourg)

(84) Sur Dexandros, grand-prêtre du culte impérial du vivant même d'Auguste, J.-P. REY-COQUAIS, *Annales Archéologiques Arabes Syriennes*, 23, 1973, p. 51 sq. Prêtre de César Auguste à Arados : J.-P. REY-COQUAIS, *IGLS*, VII, 4012. Dans l'Antiliban, en Abilène, Seleukos est prêtre de Rome et d'Auguste en même temps que prêtre de Zeus et d'Apis : Y. HAJJAR, *Triade*, I, p. 180 sq. et *supra*, p. 305. Dans l'inscription de Deïr el-'Achayer (*supra*, p. 299, n. 44), Beeliabos, grand-prêtre des dieux, l'est peut-être aussi de Rome et d'Auguste.

(85) J.-P. REY-COQUAIS, *IGLS*, VI, p. 39.

(86) ID., *ibid.*, p. 38.